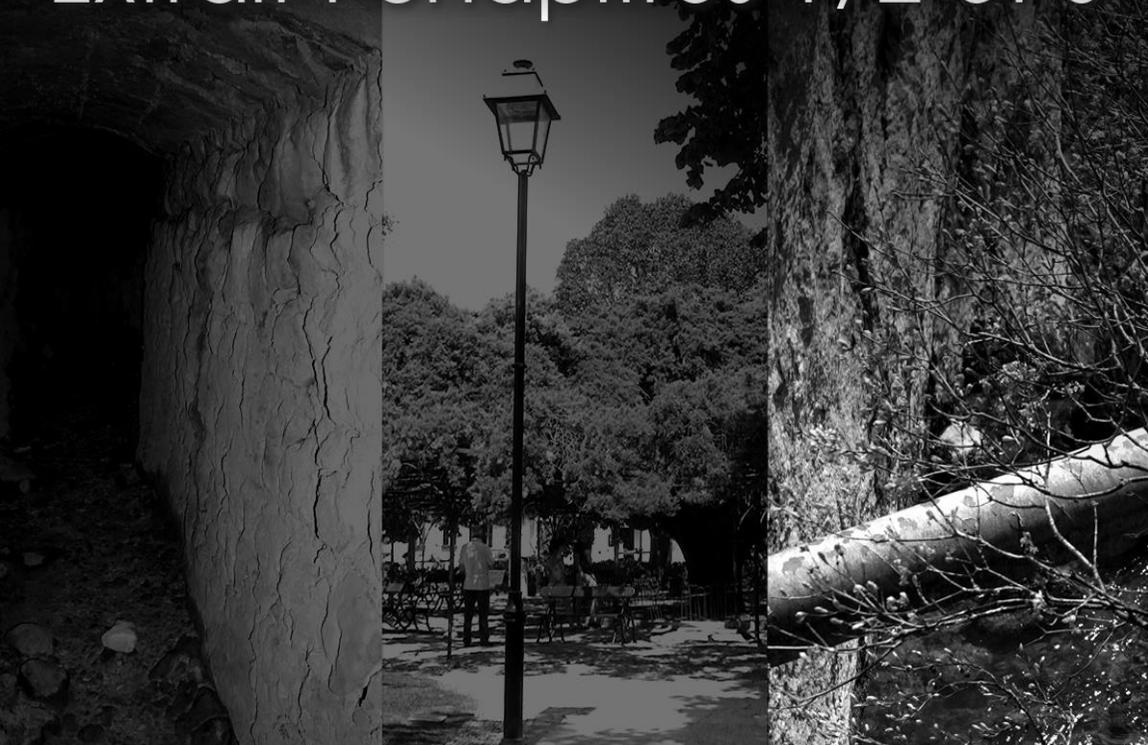


ROMAN NOIR

# LA CLE DE 14

Extrait : chapitres 1, 2 et 3



# La clé de 14

Extrait : 3 premiers chapitres

**YVES ROCHAS**

Le fichier original doit être téléchargé uniquement sur le site web [www.roman-noir-mystere.fr](http://www.roman-noir-mystere.fr), faute de quoi rien ne garantit son authenticité

Copyright © YVES ROCHAS

Tous droits réservés

Ce texte est extrait d'un livre qui a fait l'objet d'un dépôt légal en juin 2016.

Il est protégé par les droits d'auteur.

Toute reproduction est interdite, sauf en cas d'accord de l'auteur.

# TABLE DES MATIERES

<i>Remerciements</i>	i
<b>1 Dans le hachoir à vis</b>	<b>1</b>
<b>2 La gare des bois</b>	<b>25</b>
<b>3 Tête à queue</b>	<b>51</b>
4 À l'ombre	64
5 Blues dans le bleu	82
6 Sept pour cent d'huile	116
7 Sept collines	136
8 Filatures	157
9 Jeux de séduction	211
10 L'avocat	223
11 Effraction	234
12 Le professeur	252
13 La clinique	264
14 Errances	288
15 La falaise	303
16 Neuf capuches bleues	314
17 La machine infernale	343
18 Épilogue	363
<i>Personnages principaux</i>	365

## **REMERCIEMENTS**

Merci à mes relecteurs : Christelle, Pascale, Chloé et Jacques.



# 1

## DANS LE HACHOIR À VIS

Serge aperçoit une clé de 14. Elle est sur le sol, non loin de lui, reflétant la pâle lumière ambiante.

L'ensemble de son corps est douloureux. Quelques gerbes de ses vomissures forment un affreux patchwork.

Il fait une hypothèse :  
– J'ai dû perdre conscience.

Les questions se bousculent dans son esprit confus :  
– Pourquoi suis-je dans cette cave ? Pourquoi suis-je nu et enchaîné comme un esclave ? Pourquoi mon ami Tony est-il ici, à côté de moi, hébété ? Qui sont tous ces misérables compagnons d'infortune ? Pourquoi ai-je très mal ? Pourquoi ai-je vomi ? Quel est cet enfer ? Est-ce un cauchemar ?

Serge rampe jusqu'à la clé de 14. Il arrive au bout de sa chaîne, étire le bras et agrippe maladroitement son butin.

Cet outil lui permettrait-il de se libérer de ses entraves et de fuir ? Tremblant, il s'efforce d'engager la clé sur l'écrou du cercle métallique qui enserre son abdomen. Elle tombe. Le bruit retentissant se propage et revient en écho, figeant le prisonnier

inquiet. Constatant que rien ne se passe, Serge entreprend ce que son intuition lui intime, malgré la confusion de son esprit. Après des tentatives maladroitement, il conclut qu'il peut desserrer l'écrou de sa ceinture d'acier reliée à une chaîne. La bride du même métal qui fait le lien avec son collier est aussi connectée à l'écrou. S'il le dévisse, il pourra essayer de fuir.

Pris de faiblesse, Serge sombre de nouveau dans la torpeur.

Quand il émerge, un brouhaha confus semble se détacher des sons ambiants. Ça vient de la gauche, d'où apparaît une clarté diffuse. Quelqu'un approche ! Panique ! Les geôliers ? Ils vont reprendre à Serge sa clé de 14 alors que tout son être veut quitter ce lieu maudit.

La lumière, les voix et les bruits se font plus intenses.

Éperdu, il cherche comment dissimuler la clé de sa liberté. Les caches sont rares... L'alternative : soit se coucher sur son trésor, soit le placer contre le rebord du caniveau où ruisselle un peu d'eau brune et sale. Elle devrait être dans l'ombre.

Cette deuxième option est retenue.

La lumière additionnelle permet de comprendre que tous les malheureux prisonniers sont endormis, ou à la limite de la conscience. Ils semblent être sévèrement drogués.

Surtout, ne pas se faire remarquer parmi tous les zombis qui l'entourent ! Et ne pas sombrer de nouveau !

Serge, encore dans les vapes après son éveil récent, se fige sans difficulté. Caméléon ahuri, il passe en mode mimétisme.

Déjà, il distingue deux faisceaux lumineux provenant d'un véhicule dont le moteur fonctionne au ralenti. Vingt mètres à sa gauche, des projecteurs illuminent soudainement le souterrain.

Une voix ordonne :

– Section 104, repas B, prélèvement sanguin, mise sous

contrainte.

On s'active à la 104 : lavage au jet qui provoque une petite brume, agitation de silhouettes blanches, bruits d'outils et de gamelles.

Le véhicule se remet en mouvement.

– Ça va être à nous, s'affole Serge, s'abandonnant à l'emprise des restes du poison qui l'avait maintenu inconscient. Il s'efforce de ne pas attirer l'attention.

Le pick-up 4x4 stoppe près du nouveau propriétaire de la clé de 14. Celui-ci sent l'âcre puanteur toxique de l'échappement du diesel. Une intense lumière jaillit du plafond.

Six personnes revêtues de combinaisons blanches et équipées de masques à gaz attendent les directives. Celle qui consulte un porte-document déclame :

– Section 103, repas C.

Les exécutants en tenues blanches récupèrent les gamelles et les larges timbales.

Une citerne pourvue d'une pompe est attelée au 4x4. Un des « astronautes » déroule une lance à eau et lave au jet le bétail tout comme le sol.

Le préposé à la lance à eau désigne Serge du pied et crie :

– Ce con a encore gerbé. Deux jours de suite !

Une voix féminine lui répond :

– Je vais jeter un coup d'œil.

Le nettoyage se termine.

Les assistants déposent maintenant les repas sur de petits plots maçonnés.

La femme vient ausculter Serge qui est mouillé et frigorifié.

Il ne bouge pas. Il est obsédé par la nécessité de paraître lent, abruti, endormi, comme tous ses pitoyables compagnons.

Sans retirer ses gants de protection, l'investigatrice médicale prend le pouls de celui qui vomit. Elle entrouvre brièvement l'un des yeux du malade et clame son verdict :

– OK. Il est toujours dans le brouillard. Demain, s'il a encore régurgité ou s'il n'a pas mangé, on lui fera une injection.

– Ouais, si y crève pas ! rétorque une voix d'homme.

Les projecteurs du plafond sont éteints, laissant de nouveau régner une lumière pâle.

Le véhicule avance vers la section 102.

Puis la 101.

Après un temps difficile à déterminer, l'engin remonte à faible allure avec tout le personnel installé à son bord. Quelques grands sacs blancs sont entassés à l'arrière du pick-up. Ils ressemblent à ceux que l'on voit dans les films policiers lorsque la scène se déroule à la morgue...

Ayant échappé à la piqûre, Serge restera conscient !

Pour le moment...

Il a mal au ventre, à se tordre de douleur. Une violente migraine le torture affreusement, comme après une sévère overdose d'alcool. Ses membres endoloris envoient des messages d'alerte maximale.

Une dantesque quincaillerie entièrement réalisée dans un magnifique acier inox brime le corps de celui qui vient de reprendre connaissance. Une ceinture trop serrée autour de son abdomen est solidaire d'un collier par le truchement d'une bride relativement souple. La bride tendue exige une position très pénible de la colonne vertébrale. Le malheureux est captif puisque ce harnachement est relié à une chaîne. L'autre extrémité de celle-ci s'ancre au sol grâce à un anneau solidement scellé. Ses deux tibias sont mis sous tension par des appareillages comportant boucles et dispositifs mécaniques réglables. Ses deux mains sont brimées au moyen de cerclages. À gauche, comme à droite, des bagues maintiennent trois doigts bien trop repliés. Enfin, son crâne est couronné de métal au niveau du front et des tempes. Le matériel ressemble à celui qui est tellement inquiétant à l'hôpital, sur une jambe en réparation ayant subi de multiples fractures.

Tous les pitoyables colocataires de la cave sont

douloureusement appareillés. Les cercles et les tenseurs ont insidieusement déformé les corps : crânes allongés, membres courbés et dégradations sordides.

Ode à la misère des lieux, des râles et d'affreuses quintes de toux composent les chœurs d'une tragique chorale.

Pourtant les pauvres humains semblent calmes et hagards. Certains sont assis à même le sol, accroupis, ou allongés.

Espacées de dix mètres, des lampes industrielles grillagées diffusent une lumière blafarde. D'autres dispositifs d'éclairage sont éteints.

Le laborieux bruit caractéristique d'un générateur bourdonne au loin, vers la droite, du côté de la légère pente du sol.

L'odeur est enragée : excréments, corps sans soins, putréfaction, le tout relevé par l'ammoniaqué, le poivré de quelques émanations de moteurs industriels ajoutées à d'autres toxiques non identifiés.

L'atmosphère humide et froide épuise les détenus.

Les parois sont taillées dans la pierre nue, grise et mouillée. Le sol minéral est en pente douce. La galerie, d'une largeur de six mètres, est haute de quatre en son centre. On voit à vingt-cinq mètres, de part et d'autre, avant que la courbure n'interrompe la perspective. La géométrie ressemble à celle d'un tunnel courbe et en pente. C'est un peu comme l'intérieur d'un hachoir à vis géant, l'axe de la vis étant vertical. Une voie dégagée permettant le passage du pick-up se déroule à droite. Au milieu se succèdent les emplacements pour le bétail humain, les chaînes et la quincaillerie. À gauche, un peu d'eau brunâtre ruisselle dans un caniveau d'un mètre de large. Des égouts ?

Ici, le temps s'amenuise, monotone et anxiogène comme dans la salle de réanimation d'un service de soins palliatifs.

Dans le cerveau de Serge, tous les voyants sont au rouge, toutes les sirènes hurlent. Douleur, tourment, vertige, effroi, incompréhension... Souffrant physiquement et moralement comme un damné, il sort progressivement de l'hébétude.

Il fouille ses souvenirs et rien n'explique que son ami Tony et lui se retrouvent dans cet abîme lugubre parmi ces corps en peine. Sa mémoire récente est bien vide.

Il se rappelle une vie lointaine. Il est marié avec Isabelle. Son fils Pablo est âgé de quatre ans. Ces deux-là savent-ils que je suis ici ? Il repense à sa profession : dessinateur-projeteur et concepteur de dispositifs d'injection et de moulages de plastiques. Ses revenus sont juste suffisants pour voyager dans l'existence en classe moyenne, si l'on ajoute le salaire d'infirmière hospitalière de sa femme. Le métier est toutefois laborieux et peu inventif, mais supportable grâce aux week-ends et aux vacances.

Comment relier cette ancienne vie à cette condition épouvantable dont il est en train de faire le cruel constat ?

Serge doit agir impérieusement ! La fuite s'impose.

Malgré six doigts inutilisables, il récupère sa clé de 14 et entreprend de dévisser tout ce qui peut l'être.

En état de stress comparable à celui du sanglier traqué par d'impitoyables chasseurs et leurs chiens, Serge doit comprendre, établir une procédure et la mettre en œuvre. Il conçoit intuitivement que l'opportunité dont il dispose ne se représentera pas de sitôt.

Alors, pendant le démontage maladroit de la quincaillerie, il fait le point.

Tous ces gens autour de lui sont enfermés, enchaînés et maltraités.

Tous sont hagards, sauf lui. Manifestement, l'hébétude est liée à la nourriture, à l'atmosphère intoxiquée ou à des

injections, comme le démontrent les propos de son infirmière de tout à l'heure.

D'ailleurs, à l'intérieur de chacun de ses coudes et de ses bras, il constate des cicatrices de piqûres semblables à celle occasionnée par un don du sang. Les veines plutôt laides rappellent celles des toxicomanes.

Il se souvient de l'ordre du chef concernant la section 104 : prélèvement sanguin.

Sa reprise de conscience est probablement relative à l'indigestion de sa ration alimentaire. Mécanisme de protection de l'organisme face à des agressions, une gastro-entérite peut s'avérer salutaire.

Donc, ne pas manger, ne pas boire.

À cet instant, il vérifie la gamelle de Tony qui est à sa gauche. Il ne s'en est pas encore approché.

Serge s'empare du repas de son compagnon : un bol de semoule brune et un grand godet empli d'eau. Il déverse maladroitement le tout dans le ruissellement du caniveau.

Après avoir reniflé sa propre pitance bien insipide, il la jette sans regret.

Le voisin de droite qui s'est mu avec la lenteur d'une mante religieuse est en train de se nourrir.

Et si sa reprise de conscience, son réveil étaient déjà détectés grâce à une surveillance vidéo ?

Il fouille soigneusement du regard tous les recoins du traquenard. Apparemment, rien : ni caméra visible ni petite sphère noire au plafond. C'est une chance.

Serge aimerait bien être accompagné par Tony qui semble être loin dans les nuages. Il décide d'attendre un certain temps, au jugé, espérant qu'un seul repas manquant suffira pour que celui-ci émerge et retrouve un peu ses esprits.

Il n'oubliera pas les autres s'il le peut, plus tard.

Serge continue consciencieusement ses travaux de

mécanicien.

Sardonique, il constate que ses bagues, sa couronne et son collier duquel pend une bride jusqu'à son nombril forment un bel ensemble. Ils ressemblent à des accessoires de mode futuristes.

Alors que Tony assis en tailleur contemple paresseusement sa gamelle vide, apparemment désolé, Serge termine. La clé de 14 fait merveille. Il a retiré le cerclage de son crâne, sa ceinture, puis il a dégagé ses deux jambes et les ornements de ses mains. Il est libéré de sa chaîne.

Son cou et ses doigts sont encore contraints. C'est fâcheux : il ne possède pas la clé de 8 qui permettrait de terminer sa tâche.

La douleur baisse : sur une échelle d'un à dix, elle est passée de treize à onze. Les doigts sont sur le devant de la scène, occasionnant des tortures particulièrement vives.

Serge est pris de quintes de toux fréquentes, comme tout le monde ici.

Son niveau de conscience et son habileté s'accroissent progressivement alors que son cerveau revient.

Ayant très soif et n'envisageant pas de consommer ce qui ruisselle dans le caniveau, il repense aux témoignages des aviateurs de l'Aéropostale lus avec passion. Comme eux, il devra se passer d'eau.

Il doit maintenant délivrer Tony qui passivement se laisse dépouiller de son argenterie. Alors que son corps est libéré de la plupart des contraintes mécaniques débilitantes, l'ami lance des regards à Serge avant de murmurer son nom !

– Tony, ici, nous n'avons pas d'avenir. Il faut qu'on se casse.

Celui-ci ne quitte pas de vue son sauveur. Même s'il est encore dans le coaltar, ses yeux implorant une délivrance.

– Je sais ! Je sais ! Je ne te laisserai pas, mais tu dois te réveiller vite, tu comprends.

Tony est sollicité sans relâche. Après un délai qui semble

interminable, au prix de gros efforts, le malade se reconnecte à la réalité.

Enfin, Serge parvient à exposer son plan à Tony qui approuve, opinant du chef.

– On tente notre chance. On va partir tout de suite. Tu ramperas, si tu ne peux pas faire mieux. D’ailleurs, je ne sais pas si je peux tenir longtemps debout : à cause des tenseurs, mes jambes sont un peu tordues au niveau des tibias. L’idée c’est de marcher dans le caniveau, plus discret que la voie de circulation du véhicule. Nous monterons, parce que c’est de là que viennent nos persécuteurs. L’issue est en amont.

Le chemin décrit un enroulement ascendant, comme le trajet laissé dans le liège par la vis d’un tire-bouchon.

En proie à un pessimisme inéluctable, terrifiés, leurs corps abîmés, boitant misérablement sur leurs jambes endommagées, ils pourraient s’abandonner à la torpeur qui les invite sournoisement.

Mais le spectacle humain que découvrent les deux malades est immonde : une horde de damnés ahuris et méchamment appareillés. C’est ce théâtre lugubre qui provoque de longs shoots d’adrénaline salutaires chez les deux compagnons. Alors ils continuent.

Souvent, Serge invective Tony qui est toujours sujet à la paresse chimique : il est sevré de ses nuages noirs depuis moins longtemps.

Après avoir dépassé beaucoup de corps misérables, l’étalage humain prend fin.

La galerie se prolonge, vide. Les lampes se font plus rares. La progression interminable et épuisante se poursuit, souvent dans les ténèbres.

De temps à autre, il faut bien reprendre des forces. Les deux associés d’infortune se blottissent dans des anfractuosités latérales. Ils font des pauses très brèves et repartent, la mort aux trousses.

Serge est particulièrement déshydraté. Il ressent de fréquents

accès de vertige et des maux de tête lancinants.

Au fil du temps, Serge et Tony sentent monter l'effroi. Ils craignent que l'intervalle entre deux visites ne soit consumé, que les fermiers dont ils sont le bétail ne reviennent. Alors, les fugitifs se feraient reprendre et sombreraient dans un oubli définitif.

Après plus d'une heure de funestes souffrances, la topographie change enfin : la galerie hélicoïdale se raccorde à un couloir rectiligne en légère descente. Une voie ferrée de couleur rouille s'élanche vers une probable issue.

Les deux hommes boitillent dans la pente. Serge trébuche et chute lourdement. Pourtant, il ne ressent pas de douleurs additionnelles. Son corps est déjà saturé...

Une porte est face à eux. Une raie de lumière blanche est visible en périphérie des deux vantaux. La lumière du jour ?

Un examen rapide de la robuste double occultation métallique s'accompagne d'un verdict dramatique : il est impossible de l'ouvrir de l'intérieur. La serrure et les gonds sont solides et surdimensionnés.

Affalés contre la porte, ils s'abandonnent un moment à leur désillusion.

C'est alors que Tony remarque une sorte de bureau de contremaître sur la gauche. Quelques bulles d'optimisme remontent à la surface de l'esprit décomposé des deux hommes. Ils pénètrent dans la petite pièce taillée dans la roche. Après quelques hésitations et un bref conciliabule, ils décident d'actionner le vieil interrupteur rotatif. La « cent watts » à filament envoie une intensité lumineuse insupportable. Plusieurs dizaines de secondes sont nécessaires pour s'accoutumer à un tel éclairage.

Inventoriant immédiatement la cavité qui ne comporte

aucune autre issue, ils remarquent sur la table une lampe portative pourvue d'une grosse pile externe en parfait état de marche, ainsi qu'une boîte à outils. Presque vide, celle-ci contient néanmoins une clé de 8 ! Des casiers métalliques renferment des vestiges épars, abandonnés de longue date par des ouvriers ou des mineurs. Les deux fugitifs sélectionnent : un briquet bon marché qui s'allume encore, une cantine en aluminium, un canif à virole, un gros tournevis à manche en bois, une clé à molette rouillée, un sac en toile grise, et une dizaine de chiffons dépareillés par la fonction, la forme et la couleur.

Immédiatement, les deux hommes utilisent la clé de 8 pour finaliser le démontage des appareils « thérapeutiques ». L'inox est un métal génial : aucune oxydation ne contrarie le bon mouvement des pièces.

Maintenant nus, complètement libérés de leurs exosquelettes, Serge et Tony revêtent les morceaux de tissus qu'ils viennent de trouver. Serge dispose de deux pull-overs en laine. L'un est porté de manière orthodoxe, l'autre constitue un pagne hasardeux. Tony bénéficie de plus de dignité grâce à un pantalon en toile bleue assorti d'une chemise blanche maculée de taches de moisissures !

Les prisonniers recensent leurs observations et leurs hypothèses. Ils élaborent leur future stratégie parmi les quelques options disponibles.

Les deux tacticiens supposent qu'ils sont dans une mine désaffectée.

Choix numéro 1 : se cacher sous la table métallique du bureau du contremaître, espérer que la porte vers la liberté reste ouverte et s'évader pendant la mission des gens au 4x4 que Serge a constaté quelques heures auparavant.

Choix numéro 2 : faire demi-tour et s'engager dans un des couloirs latéraux rencontrés pendant l'ascension. Certaines de

ces galeries secondaires sont parcourues par de vifs courants d'air, indiquant une communication vers l'extérieur. Elles correspondent probablement avec des colonnes de ventilation.

C'est la peur répulsive et l'instinct de survie qui dicte le choix unanime : se mettre à distance des propriétaires de la mine. Ils décident de tenter l'ascension du puits de ventilation connectée à la première galerie qu'ils vont rencontrer en rebroussant chemin.

Cette tactique leur semble aussi porter un double espoir : si ce mode de fuite échoue parce que l'issue est impraticable, il sera peut-être encore temps de revenir à l'option numéro 1. Ainsi, ils auront moins à regretter.

À cause de leur toux irrépressible, ils redoutent aussi de se faire repérer dans leur cachette.

Ils placent les objets sélectionnés dans le sac en toile, remettent les lieux en ordre, et éteignent la lumière.

Serge et Tony doivent maintenant retourner sur leur pas.

Après moins de trente minutes, une galerie apparaît sur la droite du couloir hélicoïdal. Son gabarit permet de se tenir debout. L'appel d'air est indiscutable. La stratégie numéro 1 est bien lancée.

Conséquence d'une parfaite planification de géomètre, le tunnel est horizontal et rectiligne. Toutefois, le sol est irrégulier et jonché de blocs de pierre épars. Sans éclairage, les comparses aux membres déformés et aux articulations tuméfiées cheminent dans le noir de leur démarche d'insectes estropiés.

L'avancée est souvent rendue très pénible puisqu'ils percutent les lourds minéraux éparpillés. Les chutes et les chocs cruels pour leurs nerfs se succèdent. Apparemment, la fonction de discrimination des douleurs revient.

Un son aquatique révèle une flaque sous les pieds de Tony qui mène la marche. Dans une obscurité quasi totale, Tony se baisse et commence à se désaltérer fébrilement en utilisant le

creux de sa main. Trouvant l'eau merveilleuse, il enjoint à Serge de faire comme lui. Mais celui-ci n'a pas soif ! Tony s'en inquiète : ne plus avoir soif peut être un signe de déshydratation grave. Tançant son partenaire avec autorité, il lui intime de boire abondamment.

Les hommes se remettent en marche, mais n'osent pas allumer la lampe à pile. Et si les maîtres des lieux étaient déjà de retour ? Ils ne doivent pas prendre de risque.

Soudain, un flux d'air ascendant signale une cheminée au-dessus des fuyifs.

Des amoncellements de blocs de pierre et de gravats au sol accèdent cette thèse.

On ne voit pas la lumière en regardant vers le haut. C'est décevant. Toutefois, en tâtonnant, ils décèlent les froides structures d'une échelle métallique.

– On monte ! propose Tony.

– OK !

Ils escaladent en hâte les quinze mètres du premier tronçon. Celui-ci se termine par une minuscule plateforme métallique. Trouvée à l'aveuglette, une deuxième volée de barreaux s'élance de nouveau vers les hauteurs. Puis un palier succède à une échelle... Cette alternance se répète.

L'ascension ralentit. Les deux êtres boiteux sont à bout de force. Ils sont obnubilés par la gestion de leurs membres déformés dont la maîtrise est perturbée.

Après avoir atteint la cinquième plateforme, ils doivent faire une pause.

La surface disponible permet de s'asseoir côte à côte, les jambes pendantes. Ici, ils sont protégés de la chute par les lisses horizontales de la rambarde industrielle qui sécurise le palier.

Pour la première fois, ils allument brièvement la lampe. La puissance lumineuse nécessite une adaptation des yeux.

Son faisceau étant dirigé vers le haut, elle révèle de vertigineuses conditions. Un impressionnant passage montant se dévoile, mais à cause de l'étroitesse du boyau, il n'est pas

possible de voir très loin.

D'une quinzaine de degrés par rapport à la verticale, l'inclinaison de la galerie ne serait d'aucun secours en cas de chute. Un faux pas, une maladresse, un défaut de coordination et c'est la mort certaine. Le malheureux qui décrocherait se disloquerait les membres sur les paliers métalliques qui relient les volées d'échelles.

La clarté révèle aussi un filet d'eau qui s'écoule le long de la paroi. Cette découverte permet un précieux apport hydrique en léchant la roche ruisselante.

À regret, Serge et Tony éteignent la lumière.

Épuisés, les grimpeurs terminent leur deuxième étape et s'assoient de nouveau.

Le courant d'air ascendant est toujours perceptible.

L'escalade reprend dans les ténèbres.

– Je vois un point lumineux ! constate Serge. Tony acquiesce et implore son compagnon de s'exprimer à voix basse.

La perplexité s'impose d'abord. Une petite ampoule est-elle allumée en haut du puits ? Serge, dont le pessimiste naturel est décuplé par la détention et les supplices, imagine des gardiens jouant au poker dans une guérite.

Enfin, une hypothèse alternative germe dans son cerveau agité :

– C'est une étoile ! Il fait maintenant nuit dehors !

L'étoile a disparu...

– La rotation de la Terre..., propose Tony devenu astrophysicien.

La motivation que procure l'événement extrait et rassemble les ultimes kilojoules disponibles dans les deux corps déglingués et ruinés. La réalité retrouve du sens et la vie peut trouver un chemin. L'espoir est à son comble.

L'élévation reprend et les derniers cinquante mètres de dénivelé sont bientôt sous les spéléologues improvisés.

Tony qui mène la cordée sans corde se rétablit et saisit avec

élégance le bras de son équipier afin de l'aider à retrouver l'équilibre.

Tous deux sont dans un petit bâtiment. Le ciel étoilé éclaire le local dont le toit est éventré. L'air est plus chaud que celui de la galerie. Quel réconfort ! Et les odeurs ! C'est un ravissement.

– On sort ! s'impatiente Tony.

La porte métallique est sécurisée par une vieille serrure rouillée.

– Cette porte va nous bloquer ! s'angoisse Serge.

– Soit on escalade le mur et on passe par le toit, soit on pète la serrure !

Sortir par le toit va être très difficile : les parois sont hautes de trois mètres et on ne voit nulle échelle dans la pièce.

Serge, avec les motivations reptiliennes d'une bestiole piégée, fouille le contenu du sac de toile grise. La clé à molette et le solide tournevis font leur entrée en scène.

Serge commente :

– Ça, c'est du tournevis ! Regarde ! La partie métallique traverse le manche et réapparaît au sommet. Il peut faire office de broche de maçon. Je vais taper dessus avec la clé à molette. Les murs sont délabrés. Ils ont souffert des intempéries.

– Et le bruit ? demande Tony tourmenté, ils risquent de l'entendre...

Après un moment de doute, Serge analyse :

– Le béton est fissuré à l'endroit où le pêne de la serrure s'arrime. Ça devrait céder rapidement. Je casse et tu atténues le boucan avec des chiffons. Aussitôt que l'on sort, on s'éloigne autant qu'on peut.

Tony accepte le risque causé par le vacarme.

Ils se déshabillent partiellement de leurs guenilles pour mettre en œuvre le dispositif d'amortissement phonique.

La lampe judicieusement placée pour illuminer la scène, Serge ajuste le tournevis sur ce qu'il estime être un point faible. Il se prépare à frapper au moyen de la clé massive. Tony enserre l'extrémité de l'outil dans des oripeaux et presse ceux-ci contre la maçonnerie. Serge donne un unique coup vif et un éclat se

détache. Le bruit isolé qui ressemble à une chute de pierre n'est pas trop suspect. Ils renouvellent le geste plusieurs fois. Le cinquième assaut du tournevis les libère enfin.

Ils ouvrent lentement la porte. Les gonds rouillés s'opposent au mouvement et protestent en grinçant.

Deux hommes viennent de quitter leur lugubre prison. Ils se retrouvent sous la lune et sous les étoiles dans une petite clairière encerclée de conifères bienveillants. L'air doux est chargé de merveilleuses fragrances forestières.

Ils rassemblent rapidement l'attirail et les chiffons avant de s'enfuir éperdument dans la nature.

Serge et Tony claudiquent droit devant, face à la porte du piège dont ils se sont échappés. Intuitivement, ils suivent les courbes de niveau : sans but précis, ils perdraient du temps ou de l'énergie en changeant d'altitude.

La mort aux trouses, ils s'éloignent, affrontant ronces, branches basses et taillis qui sont autant d'obstacles épuisants.

Le calvaire physique n'en finit pas. Ils doivent avancer encore et encore.

Les pauses et les marches se succèdent.

Et lors d'un arrêt, ils s'endorment à même le sol parce que la fatigue vient à bout de leurs dernières forces.

\*\*\*

Le soleil est déjà haut quand Tony s'éveille dans une magnifique forêt de moyenne montagne. L'air est tiède. Il salive lorsqu'il remarque des myrtilles à maturité.

Il ne mangera que lorsque Serge sera conscient afin de ne pas prendre plus que la part qui lui revient.

Serge est couché en chien de fusil. Il est affreux. Son corps est pâle, difforme, sale, malsain.

Une pensée sombre émerge :

– Serge est-il mort ? Sinon, peut-il survivre dans cet état ?

Tony s'approche de son pauvre compagnon et l'appelle. Pas de réaction... Le constat de la respiration est indéniable. Il prend la main inerte, la presse et lui parle de nouveau. Il enserre ses épaules et hausse la voix. Enfin, quelques mécanismes internes semblent se réactiver. Le visage frémit. Un grognement. Des muscles reçoivent des impulsions. Tony insiste et sollicite l'homme mal en point. Serge ouvre des yeux ternes et inquiets. Il affronte les affres d'une reprise de conscience qui révèle sa condition dramatique.

Serge est le plus vulnérable des deux pour avoir été affaibli par sa maladie digestive avant son réveil dans le cachot. Il s'est déshydraté et a davantage besoin de se nourrir.

C'est ainsi que Tony commence à cueillir des myrtilles qu'il destine principalement à son ami dont il prend la responsabilité. Les fruits apporteront du sucre, des vitamines, des minéraux et désaltéreront un peu Serge.

Il n'y a pas d'eau. Pourtant la terre n'est pas sèche. Peut-être pourront-ils découvrir des ruisseaux ou des flaques.

Après le repas frugal et très insuffisant, un conciliabule s'improvise. Le court terme est toujours alarmant : leur disparition a probablement été remarquée. Des recherches sont sans doute déjà en cours. La première mission consiste à s'éloigner.

Dans la nuit, ils se sont déplacés à flanc de montagne en suivant les courbes de niveau. Le côté par lequel ils sont arrivés à leur bivouac est nettement identifié par leurs traces. Donc, la direction à prendre n'est pas équivoque : le duo prolonge le trajet de la veille.

La marche est lente dans les sous-bois.

Le relief devient plus prononcé, le sol est maintenant plus abrupt et les hommes en fuite doivent traverser des éboulis.

La topographie des lieux impose une descente modérée.

Parfois, des plants de myrtilles, de mûres ou des framboisiers sauvages offrent leurs merveilleuses baies. Enfin, au pied d'un escarpement rocheux, une petite source se révèle. Serge et Tony

font une pause pour étancher leur soif. Et après un long repos, ils boivent encore.

La progression reprend.

Des quintes de toux essoufflent les deux hommes.

Sans chaussures sur les pierres acérées et les ronces, la marche est délétère. Leurs pieds meurtris les tourmentent.

Ils doivent se reposer de nouveau. En condition de fuite impérieuse pour leur survie, toutes leurs capacités de perception sont accaparées. Ça laisse peu de temps pour penser et ressentir.

Mais l'inactivité est cruelle : le corps et l'esprit sont terriblement douloureux. Serge et Tony sont terrifiés par l'idée d'être repris, de ne pas savoir où ils sont, de ne pas se souvenir des événements qui les ont conduits dans cette cave sordide. Ils ont mal partout : os déformés, articulations endommagées, blessures et escarres, pieds nus et ensanglantés, gueule de bois et voies respiratoires irritées à cause des intoxications.

Une discussion intense occupe les anciens détenus. Leurs préoccupations se concentrent sur un mystère qu'ils ne parviennent pas à tirer au clair : ils ne sont absolument pas amnésiques au sujet de leur enfance et de leur vie d'adulte. Mais ils ne se souviennent pas de leur arrestation et ils ne disposent que de très vagues bribes mémorielles de leur existence dans la mine.

Puis ils s'interrogent sur la tactique à adopter : faut-il se perdre dans la nature ? trouver un village, mais être discrets ? ou bien se faire conduire à une gendarmerie afin de solliciter un secours légal ?

De prime abord, c'est le choix de la solitude sylvestre qui les séduit. Pourtant, deux inconvénients se présentent : si les géôliers se procurent des chiens spécialisés, la cavalcade sera de courte durée. De plus, la survie improvisée à la manière de Robinson Crusoé semble peu prometteuse.

La revendication légitime de la protection des autorités est parfaitement orthodoxe. Mais, les évadés ne savent pas pourquoi ils étaient en captivité. Bien que la prison qu'ils ont

laissée derrière eux ne soit pas vraiment en accord avec leurs références culturelles, un doute oblitère leur sentiment d'innocence face aux autorités. Sont-ils éventuellement coupables de quelque crime gravissime passible d'internement à vie dans un camp souterrain ? Ne sachant pas depuis quand ils sont hors du fil de l'histoire, Serge et Tony envisagent divers changements drastiques de civilisation qui les placeraient de fait du côté des coupables. L'hypothèse extrême et la plus absurde, venant de Tony, met une population extraterrestre dans une position dominante. Les envahisseurs ne conservent que quelques humains dans des caves à des fins d'expérimentation...

Leur décision mûrit : il semble qu'un choix de compromis doit être privilégié. Il s'agit donc de se rapprocher prudemment de la civilisation.

Comment se présenteront-ils lors d'une rencontre inopinée ? Pour l'heure, ils sont deux malades infirmes en fuite, vêtus de chiffons de mécanicien, allant nu-pieds. Les gens haineux ou simplement effrayés considéreront une menace potentielle et s'empresseront de faire de la délation sournoise. Les braves vont les conduire de force à l'hôpital, vont appeler les pompiers, une ambulance, le médecin...

Les impératifs immédiats sont : échapper à ceux qui sont à leurs trousses, se nourrir, trouver des vêtements décents et s'abriter pour se reposer.

Le fracas rythmé du rotor d'un hélicoptère en approche interrompt le conciliabule. Il se déplace à basse altitude et sa manifestation sonore précède de peu son apparition. Les fugitifs ont toutefois le temps de se dissimuler sous des buissons. L'aéronef survole la zone, tantôt à faible allure, tantôt quasi stationnaire. La machine est uniformément blanche, sans inscription, sans logo : incontestablement, elle n'appartient pas à des secouristes, à des forces de police ou à des militaires.

- Nous sommes recherchés, s'inquiète Serge.
- C'était prévisible.

Les deux comparses restent terrés pendant un long moment. Puis la descente à flanc de montagne reprend pour deux heures pénibles et épuisantes. Le soleil dépasse la verticale. En contrebas, le clapotis d'un cours d'eau se fait entendre. L'air estival devient plus humide et se réchauffe. L'autre versant de la vallée, tout proche est visible à travers les feuillages.

Le franchissement d'un éboulis dégage la vision. Un torrent large de dix mètres se dévoile en contrebas. Le faible niveau des eaux révèle un lit de galets blancs partiellement revêtus d'algues brunes et vertes.

Assoiffés de nouveau, Serge et Tony dévalent prudemment l'éboulis, faisant rouler des pierres.

Serge constate un avantage :

– Nous marcherons dans la rivière aussi longtemps que possible. Si des chiens reniflent nos traces, ils nous perdront... Enfin, dans tous les films et romans d'aventure, les évadés font toujours cela... Tu crois que c'est vrai ?

Tony approuve avec enthousiasme :

– Oui, marchons dans l'eau. Nous serons lavés et revigorés.

Le torrent est frais, mais pas glacial. Les deux hommes s'enfoncent jusqu'aux genoux dans le liquide limpide. Ils se sentent bien et éprouvent un vif sentiment de liberté. Rien que pour ce moment, ça valait le coup de s'enfuir.

La douleur des pieds tuméfiés s'estompe. À l'abri sous les feuillages, c'est l'heure des ablutions. Les deux hommes s'allongent dans le courant. Pour un temps, les supplices et les angoisses s'effacent. C'est nettement plus sain que leur dernière douche prodiguée dans la mine au moyen d'une lance à eau. Ils subissaient un liquide tiède mêlé à quelques substances chimiques désinfectantes, fongicides et on ne sait quoi encore.

Respectant l'objectif qu'ils se sont fixé vis-à-vis des canidés, Serge et Tony marchent sur les galets du fond de la rivière naissante. Ils parcourent ainsi presque un kilomètre, aidé par le

courant qui collabore à leurs efforts en s'écoulant dans la bonne direction.

L'après-midi avance. Maintenant, on entend des bruits sur la gauche. Une route longe la rivière à quelques dizaines de mètres. En accord avec leur planification, les deux fugitifs décident de ne pas s'en approcher pour le moment.

Après un nouveau repos, ils ressentent un besoin impérieux de manger. La liberté et l'eau fraîche ne sont pas des parades efficaces contre de sérieuses carences alimentaires.

Une occasion se présente alors : un pêcheur apparaît après un détour du cours d'eau. À part leurs géôliers et leurs anciens compagnons d'infortune, c'est le premier être humain qu'ils rencontrent. Les deux affamés se blottissent dans les fourrés et observent.

Serge remarque :

– Tu vois Tony, il existe encore des gens en liberté. Ton postulat au sujet d'une invasion par des forces extraterrestres n'est pas vérifié.

Les évadés souffrent de paranoïa parce qu'ils ont subi un traumatisme psychologique massif. Le contact avec des humains est immédiatement considéré comme un risque d'être repris. Ils dialoguent pour définir une tactique permettant de tirer parti de la rencontre. L'idée, c'est de chaparder pour survivre. Serge et Tony ont fait quelques exploits d'étudiants dans leur jeunesse, quelques blagues tournant à l'incivilité bénigne. Pourtant, ils n'ont jamais commis de délit jusqu'à ce jour. Par nécessité, il est l'heure de devenir délinquants.

Serge espère que le pêcheur est venu en voiture. Si c'est le cas, celle-ci se trouve côté route. Tony qui comprend immédiatement repart en arrière, remontant le courant. Serge suit. Ce faisant, ils ne seront pas repérés lorsqu'ils grimperont sur la rive.

Une petite prairie sépare le cours d'eau de la voirie. Des bocages de part et d'autre assurent la clandestinité des

compères.

La Renault 4L est garée à l'ombre.

Tony remarque que l'action délictueuse ne va pas être compliquée, parce que la vitre est entrouverte.

Sur les sièges, on dénombre quelques vêtements de rechange, des mocassins, et surtout un sac de marin bleu qui répand des exhalaisons prometteuses. Dans le vide-poche, se trouvent aussi un paquet de cigarettes entamé et un briquet.

Alors que la vitre coulisse sans difficulté, ils déverrouillent le petit loquet, et ouvrent la portière. Ils s'emparent de la totalité du butin et s'enfuient en trotinant. Leurs articulations des genoux et des hanches sont endolories par la course. Pourtant, un rire furieux et irrépressible les saisit.

Ils traversent de nouveau la rivière et reprennent leur équipée, les bras chargés de vêtements et une musette sur l'épaule.

Serge et Tony aperçoivent un village. Spontanément, ils remontent à flanc de colline et s'éloignent du cours d'eau qui sillonne la bourgade. La peur d'être capturés leur permet de réprimer pendant un moment l'idée de dévorer le contenu de la musette. Un chemin s'élève dans les forêts mixtes de feuillus et de conifères. C'est la dernière étape d'une journée qui tire à sa fin. Une vaste prairie se découvre à proximité. Le village et la rivière sont loin. La cave hélicoïdale l'est encore plus.

Après avoir franchi les clôtures barbelées, ils traversent le pâturage en diagonale, se dirigeant vers un petit contrefort rocheux. Ils remarquent un surplomb qui ferait un bon toit pour la nuit.

Le bivouac étant installé, ils inspectent le contenu du sac bleu. Celui-ci révèle un somptueux casse-croûte : une baguette de pain déjà coupée en deux parts égales, une boîte de pâté à ouverture rapide, des tranches de saucisson et du fromage enveloppés dans un papier en aluminium, une tomate et deux abricots. Une gourde et une bouteille de bière de vingt-cinq centilitres complètent le futur festin.

Pour Serge et Tony, vient enfin l'heure d'un repas mémorable : c'est le premier depuis l'évasion.

Lorsque les victuailles sont consommées, Tony s'empare des cigarettes. Il croit se souvenir qu'il fumait autrefois. Serge lui fait spontanément la morale :

– C'est mauvais pour la santé.

Il prend conscience après coup que leur santé est déjà bien esquincée...

De nouveau, c'est l'hilarité.

– C'est nerveux, explique Tony reprenant son souffle.

Survient aussi une découverte consternante qui les préoccupe sérieusement : une page de journal utilisée pour emballer la gourde et la canette de bière révèle une date surprenante. Si c'est celui de ce matin, on est le dimanche 10 août 1980. Immédiatement, ils font appel à leur mémoire. Leurs deniers souvenirs d'hommes libres remontent à 1977 ! Depuis, plus rien ! Il semblerait que trois ans se sont écoulés, comme soustraits de leur destin. Une période manque indéniablement dans la chronologie. Que sont devenus leurs familles et leurs proches ? Serge et Tony sont-ils portés disparus ? La prise de conscience est étrange autant que sinistre.

Le crépuscule arrive. Les deux hommes allument un petit feu grâce au briquet du contremaître.

Il est l'heure de parler chiffons. La garde-robe actuelle est parachevée avec un pantalon de survêtement vert forêt décoré de trois bandes blanches, un tee-shirt mentionnant le slogan « allez les Verts ! », deux chaussettes dont une est trouée au niveau du gros orteil et une paire de mocassins.

Serge, qui porte un accoutrement bizarre et bariolé constitué de deux pull-overs en laine, remarque que les vêtements du pêcheur-footballeur sont à sa taille. Magnanime, Tony les lui cède.

Les mocassins sont aussi à la pointure de Serge. Le « quarante-trois » de Tony ne permet pas de chausser ceux-ci.

Tony peut se consoler un peu. Son pantalon bleu de travail et sa chemise blanche des dimanches ont été lavés par la rivière.

Des tintements de clochettes attirent l'attention. En fait, la prairie est occupée par un troupeau de vaches qui se rapprochent. De plus en plus hystériques, les bestioles courent maintenant en tous sens. Serge et Tony dressent l'oreille, un peu surpris. Elles arrivent au campement au pas de charge ! Ambiance féria.

Ils gueulent :

– Ho ! Les vaches, barrez-vous !

Les laitières repartent à grands coups de cloches... Puis reviennent dans une furieuse cavalcade. Elles les regardent droit dans les yeux, arguant le droit du sol.

Ils activent le feu, en pleine crise.

Ils invectivent les vaches, tentent la négociation, agitent des bâtons pour affirmer leur autorité. Rien n'y fait.

Comme ils craignent de se faire piétiner pendant la nuit, les fermiers improvisés décampent à regret, un peu humiliés. La population mammifère terrestre est-elle liguée contre eux ?

Après qu'ils se sont installés hors de l'enclos, à l'abri du troupeau vindicatif, l'inquiétude pousse les deux hommes à organiser des tours de garde pendant la nuit. Tony qui prend la première veille fume ses cigarettes et tousse beaucoup.

Aucune alerte ne perturbe la période d'obscurité. Pourtant, ils affrontent des cauchemars. Leur sommeil est peuplé de vaches furieuses, de cavernes sombres et puantes, de gens entravés...

## 2

### LA GARE DES BOIS

La chaleur naissante de la journée d'été est un bon stimulant. Le réveil est encore difficile. De nouveau, Serge et Tony affrontent la prise de conscience d'existences étrangement faussées et d'odieuses douleurs liées aux sévices endurés.

Les maigres possessions sont placées dans les sacs, et la marche reprend dans la forêt, en ligne droite, à flanc de relief. En choisissant cette direction, Serge et Tony prolongent la trajectoire de la veille et augmentent la distance qui les sépare de la mine. C'est leur seule obsession pour le moment. Mais ils pressentent que ça ne pourra pas durer longtemps et ils ont déjà besoin de s'alimenter. Ils perçoivent aussi une exigence intérieure de se reconnecter avec leur ancienne vie, d'une manière ou d'une autre.

Comme la veille, le fracas rythmé de l'aéronef se fait entendre dans le lointain. Les recherches continuent. Il n'est pas question de se présenter au village !

Après une heure de marche silencieuse, le moteur d'une tronçonneuse pétarade à distance. Une telle machine en fonctionnement s'accompagne indéniablement d'une présence humaine ! La précédente rencontre a prodigué un merveilleux

repas, alors Serge et Tony décident de s'approcher discrètement et d'épier le bûcheron. L'homme solitaire abat des conifères. Ses gestes précis et efficaces montrent son professionnalisme.

Serge et Tony remarquent un sac à dos déposé à trente mètres du chantier de coupe. Poussés par la faim et la soif, profitant du fait que le bûcheron est très absorbé par sa tâche, ils se dépêchent de le chaparder avant de détalier aussi vite qu'ils le peuvent. Le rugissement de l'outil couvre tout autre bruit.

Soudain, la tronçonneuse stoppe et le travailleur hurle :

– Salopards !

Et il s'élance à la poursuite des voleurs.

La bonne santé de l'homme a rapidement raison de la misérable course de Tony qui cumule handicaps physiques et absence de chaussures. Les mocassins de Serge ont amélioré sa fuite, mais il aurait été rattrapé. Et il n'est pas question d'abandonner Tony.

Les deux ex-détenus se préparent à un combat acharné pour retrouver leur liberté si durement acquise.

Toutefois, le forestier en décide autrement. Sa fureur d'avoir été volé s'évapore et se transforme en compassion aussitôt qu'il comprend la misère des pillards.

Silencieux et grave, il évalue Serge et Tony de la tête aux pieds.

Le rictus imprimé sur le visage de l'homme est à la mesure de l'étendue de leur malheur et de leur déchéance.

Serge est de taille moyenne. Il a les cheveux châtain clair, les yeux marron. Tony est grand, franchement brun et légèrement frisé. Ses yeux sont plus sombres que ceux de son copain. Tous deux n'étaient déjà pas des canons de beauté, lorsqu'ils étaient en bonne santé trois ans auparavant. Maintenant, ils sont atrocement amaigris et bizarrement déformés. Leur teint est verdâtre. Ils sont hirsutes, barbus et très sales.

Après un temps durant lequel les trois cerveaux sont en ébullition, le bûcheron interrompt le silence :

– Vous devriez vous partager mon casse-croûte. De toute façon, je n'avais pas très faim.

Il récupère son sac, l'ouvre et déroule les victuailles enveloppées dans de grandes serviettes blanches bordées de lignes rouges aux couleurs délavées.

Sur une grosse souche recouverte de tissus sont déposés : une miche de pain dont la croûte est sombre et craquante, une portion de saucisson que la chaleur rend luisant, un morceau de fromage dur, trois tomates, une banane, une bouteille contenant un mélange de vin rouge et de limonade, une autre à demi emplie d'eau.

Un énorme couteau à virole, affûté comme un rasoir, tranche facilement les parts.

Serge propose :

– On partage en trois.

– Non ! répond impérieusement le bienfaiteur.

Serge et Tony ne se font pas prier : après le repas de la veille, la sensation de faim s'est nettement remise en fonction.

Les présentations sont faites : le généreux pourvoyeur de nourriture se prénomme Adrien. Il exerce son métier dans les forêts. Il abat des arbres, les prépare, et les mène à la gare des bois avec son partenaire débardeur qui est propriétaire d'un gros tracteur forestier. Ayant remarqué l'attitude méfiante des deux autres lors de l'utilisation du mot gare, le bûcheron précise :

– La gare des bois est un lieu de stockage des troncs abattus avant leur chargement sur un camion-grumier. Vous ne verrez pas de trains, de cheminots, de voyageurs...

Adrien semble pensif pendant le repas de ses invités. Il évalue la situation. Finalement, généreux de nature, il propose d'apporter un peu d'aide.

À cet instant, le fracas de l'hélicoptère se révèle à proximité. Adrien remarque l'effroi de ses hôtes. Toutefois, aucun risque de se faire repérer : la couverture des arbres est efficace.

La machine volante s'éloigne. Serge et Tony s'empiffrent sans un mot sous l'œil bienveillant d'Adrien. Lui qui manifestement parle sagement après réflexion, expose ce qu'il pense :

– Je ne crois pas que vous soyez des malfaiteurs. C'est mon intuition. Je peux vous conduire chez le médecin, à l'hôpital, chez les gendarmes, où vous voudrez.

Voyant l'air apeuré de ses deux hôtes lors de l'énumération des différentes institutions de soin ou de police, il fait une proposition :

– Autrement, je vous invite à venir chez nous juste une nuit, puis je vous conduirai au car ou à la gare. Ça vous va ? Je n'en parlerai à personne. Vous pouvez me croire. D'ailleurs, on n'a pas le téléphone. Je vis avec mes parents. Mon père était bûcheron, lui aussi. Il me donne encore parfois un coup de main.

Après un temps de réflexion, il complète son monologue :

– On vous filera des vêtements, vous mangerez, vous prendrez une douche, vous dormirez. Ça vous fera le plus grand bien.

Serge et Tony se regardent, ne parvenant pas à masquer leur vive inquiétude.

– Je ne veux pas vous forcer, explique Adrien.

Et après un temps, il ajoute :

– Mon père a sauté d'un train en 1943. Il était en route pour les camps. Des gens l'ont aidé, l'ont caché. Il en parle parfois. On va faire la même chose pour vous. Je sais, c'est bizarre. On n'est pas en guerre... Mais on dirait... Il ne finit pas sa phrase.

– Réfléchissez, ajoute-t-il. Je vais encore couper deux ou trois arbres.

Et il se remet à l'ouvrage.

De nouveau, Serge et Tony débattent. Ils sont terrifiés à l'idée d'être repris. Ce serait pire que mourir. Adrien leur inspire confiance, mais une trahison pourrait être fatale. D'un autre point de vue, ils estiment que la vie recluse dans les bois ne pourra pas durer longtemps. La prochaine rencontre sera probablement moins favorable. Alors, ils décident d'accepter l'offre.

Maintenant que leur choix est fait, ils se reposent et digèrent

leur formidable repas. Adrien écourte sa journée lorsqu'il s'aperçoit que ses protégés ont retrouvé le calme. Il devine qu'ils acceptent l'invitation et lance :

– Allons-y. Ma voiture est à la gare des bois !

En silence, les trois hommes parcourent la forêt pendant vingt minutes. Le bûcheron transporte aisément sa tronçonneuse, ses outils et son sac à dos.

Un break 204 Peugeot gris est stationné face à eux.

Serge s'installe spontanément à l'arrière. Il sait que Tony est plus grand et à besoin de place.

La position assise est un réconfort pour les deux évadés dont toutes les articulations grincent.

Adrien intervient en voyant les pieds nus de Tony :

– Il faudra qu'on te trouve une bonne paire de chaussures. Mon père fait du quarante-quatre. Ça irait ?

– Ce serait parfait, déclare Tony.

Interrompant une longue réflexion, le conducteur de la 204 pense tout haut :

– C'est quand même fou, des gens comme vous, à notre époque. Oh, je ne vous demande rien. Ne dites rien.

Après avoir parcouru un kilomètre, il continue :

– Cet hélicoptère, je l'ai déjà vu. Il appartient aux individus qui ont installé leurs appareils dans l'ancienne mine. J'ai lu un article dans le journal il y a quelques années : selon ce qui était écrit, ils font des expériences sur des médicaments très compliqués. Ils s'enterrent pour que les rayons cosmiques ne perturbent pas leurs travaux... Enfin, je dis ça d'après ce que j'ai compris. Je suis bûcheron, pas savant !

Évoquant cela, il se tait de nouveau, plongé dans ses réflexions, ayant bien constaté les déformations des crânes de ses invités, ainsi que leurs surprenants handicaps.

Les passagers écoutent attentivement le discours du forestier qui élabore un faisceau d'information autour de leur sinistre

aventure :

– Et pourquoi vous chercheraient-ils ? Vous n’êtes pas des Martiens ! Il y a eu des rumeurs... Tiens, Théodore, un chasseur que je connais a entendu des cris là-haut vers les puits de ventilation. Il a eu tellement la trouille qu’il n’est jamais retourné dans le secteur.

Serge et Tony restent mutiques. Parler de leur expérience n’est pas envisageable.

Adrien n’insiste pas, constatant la gêne qui s’installe. Plusieurs fois pendant le trajet, il observe furtivement Tony.

Ayant roulé une quinzaine de minutes, la voiture stoppe dans la cour d’un bâtiment mixte : habitat et agriculture. C’est l’une de ces longues bâtisses rustiques vieilles d’un siècle, conçues pour loger humains et animaux. Celle-ci présente sa façade principale au sud. L’environnement n’est pas trop désordonné, contrairement à ce que l’on constate fréquemment dans de tels lieux.

Adrien commente sobrement :

– On habite une ferme, mais on ne possède pas de bétail. Seulement quelques poules pour les œufs. Venez, les gars !

Les trois hommes entrent dans la maison.

– C’est des copains. On va les héberger pour la nuit, déclare Adrien.

La mère et le père se lèvent de leur chaise en souriant aimablement. Ils serrent les mains et souhaitent la bienvenue.

Adrien continue :

– Où va-t-on les loger ?

Tony répond immédiatement :

– Vous êtes généreux de nous inviter pour cette nuit. Mais ne vous dérangez pas, nous avons l’habitude de dormir dehors. La grange serait parfaite pour nous.

– Oui ! insiste Serge au bord de la crise d’agoraphobie. En fait, on préfère la grange. On ne sait pas si on pourra supporter d’être enfermés.

Le père, remarquable par son intuition, intervient :

– Ce sera comme vous voudrez. On pourrait vous préparer la chambre de notre fille qui habite Paris. Mais si vous aimez mieux vous sentir libres, on arrangera quelque chose de confortable dans le foin de la grange.

Adrien, qui souhaite apprivoiser ses amis d'un jour ajoute :

– Je vous fais de nouveau remarquer qu'on n'a pas le téléphone ! Si ça peut vous rassurer.

Déjà, la mère s'active pour améliorer le repas ordinaire.

La gentillesse et la discrétion de la famille d'Adrien sont de bon aloi.

Serge se sent un peu gêné :

– Nous n'avons pas un centime pour vous payer. Nous n'avons rien...

– On vous invite ! propose la mère. Pour une fois qu'on a de la visite.

Les deux rescapés sont priés de s'installer sur des chaises, dans la cuisine qui semble être la seule pièce de vie. Il n'y a pas de télévision, juste un vieux poste de radio Philips sur une étagère. Le repas est préparé sur un fourneau à bois. Un évier en faïence surmonté d'un chauffe-eau à gaz complète le modeste équipement électroménager.

Adrien qui s'était éclipsé passe avec les bras chargés de couvertures.

Il marque un arrêt, puis regarde son père.

– Papa, n'importune pas ces messieurs avec des questions. Ils ont eu des misères, mais préfèrent ne pas en parler.

Puis il s'adresse à Serge et Tony :

– Je vais vous préparer un campement dans la grange où un voisin entrepose son fourrage. Si vous voulez prendre une douche, c'est maintenant. Mon père va vous montrer. Chez nous, ce n'est pas moderne, mais on vient de rénover la salle d'eau.

La pièce est aménagée à l'extrémité d'un large couloir. Elle

est simple, mais propre. Après quelques politesses, Tony commence. Serge prend la suite. Les deux hommes apprécient leur première douche depuis bien longtemps, si l'on exclut le bain dans la rivière et le lavage au jet.

Puis on passe rapidement à table.

Les couverts sont dépareillés. Une telle disparité est charmante, un peu dans le style Pop Art !

La maîtresse de maison annonce fièrement que tous les mets proviennent du potager, du verger, ou des fermes voisines.

Le repas commence par la soupe qui était déjà prête. Le délicieux bouillon comporte à la fois du lard, des pâtes et des légumes parfumés. On ajoute des morceaux de pain. Les verres reçoivent un vin rouge dont la bouteille est dépourvue d'étiquette. La mère boit de l'eau.

Arrivent ensuite de généreuses saucisses accompagnées de haricots verts. Les deux invités se délectent de ce premier vrai repas qui affole leurs papilles. Ils ne tarissent pas d'éloges à l'attention de la cuisinière. Ces compliments sont si sincères que le cordon-bleu est troublé et que son mari considère les deux indigents avec un étonnement béat.

Les convives apprécient des fromages et des fruits de saison : pêches, figues et prunes.

Pendant le repas, Tony propose à la famille de bûcherons de relater le métier, leur manière de vivre, leurs joies...

Leurs trois hôtes semblent ravis de parler un peu d'eux-mêmes, ce qu'ils font avec retenue et sobriété. Ils sont plutôt heureux de leur sort. Ils sont fiers de leur fille qui travaille dans une agence de publicité. Elle leur a aussi donné beaucoup d'inquiétude en 1972 lors d'un voyage vers Katmandou avec un groupe d'amis.

Une partie de la conversation est, comme il se doit entre honnêtes gens, consacrée aux méfaits des politiciens vénéreux qui parasitent l'existence de chacun.

Les divers sujets abordés sont parfaits : des questions sur leur

condition auraient mis Serge et Tony dans l'embarras.

La mère d'Adrien propose du café qui est accepté avec enthousiasme. Ça faisait une paie... Après un moment, le père d'Adrien sert un alcool de poire robuste. Les visages prennent des couleurs et certaines assertions provoquent des fous rires inattendus.

Le père souhaite mettre un terme aux agapes. Il fait remarquer qu'il est déjà dix heures un quart et que d'habitude, chez eux, à neuf heures, tout le monde est au lit.

Adrien, muni de deux lampes de poche, conduit ses invités dans leur suite improvisée. Compte tenu du relief du terrain, une échelle courte située à l'arrière de la grange permet d'accéder au plancher supérieur en franchissant une ouverture sans porte.

– J'espère que vous pouvez grimper malgré vos handicaps, s'inquiète le bûcheron.

– Nous avons l'habitude des échelles, croyez-moi ! réplique Tony.

Plusieurs couches de grosses couvertures posées sur le foin composent le lit qui semble très confortable. L'odeur est délicieuse.

– Pas de feu dans la grange. Pas de cigarettes, bien sûr ! exige Adrien qui a remarqué que Tony fume.

– Mais oui, ne vous inquiétez pas, argumente Tony.

– L'un de vous a-t-il le rhume des foins ? Dans ce cas, je vous laisse ma chambre. Je renouvelle mon offre.

– L'allergie ? Pas que je sache, déclare Serge.

– Idem, lâche Tony. Nous dormirons ici. Et merci infiniment pour tout ce que vous faites, vos parents et vous. Si vous saviez combien nous apprécions votre hospitalité.

Adrien ne répond pas, un peu gêné ou ému.

Et il s'éloigne dans la pénombre, laissant les lampes de poche à ses nouveaux amis.

– À demain ! crie-t-il avant de fermer la porte de la maison.

Aussitôt, Serge évoque les possibilités de fuite. L'environnement se présente bien : en plus de l'accès situé à l'arrière, une grande échelle sur la façade sud permet de quitter les lieux. L'extrémité du plancher comporte une large trémie en dessous de laquelle est garé un gros char à foin vide. C'est par là que le fourrage est transféré de la remorque à la grange. Il est très facile de se laisser glisser sur la plateforme du chariot, puis de celle-ci vers le sol.

Par les fenêtres béantes, à la lueur de la lune, les deux hommes étudient les alentours. Les possibilités de fuite nocturne sont nombreuses de toute part, puisque le relief est plutôt accidenté et que la végétation est partout présente autour de la bâtisse, sous forme de haies, taillis, bocages...

Serge et Tony dormiront habillés, leur balluchon prêt.

– Je ne crois pas que ces gens vont nous nuire... Ils sont tellement accueillants. Et à quoi cela leur servirait ? se rassure Serge.

Il est l'heure de se coucher.

Les deux stratèges décident tout de même de faire des tours de garde afin de ne pas se faire piéger.

Le superbe repas, le café, l'alcool ont raison du système digestif atrophié de Serge. Le désagrément est tel qu'il ne pense pas pouvoir s'endormir. Son mal de tête chronique est exacerbé. Il prend donc la première période de veille.

Après un temps interminable d'inconfort, il finit par se sentir mieux. Il résiste le plus longtemps possible avant de réveiller Tony à grand-peine. Celui-ci se lève et observe le paysage nocturne par une ouverture de la grange. Quelques heures plus tard, Serge est de nouveau mis à contribution. Il tient jusqu'aux premières lueurs du jour. Puis il peut profiter de deux heures de sommeil supplémentaires sous la responsabilité de son ami.

\*\*\*

Adrien se manifeste vers huit heures trente et propose de prendre un petit-déjeuner. Lui et ses parents sont debout depuis cinq heures. Ils se lèvent toujours tôt. C'est une habitude de campagnards.

Ayant déjà mangé, Adrien décide néanmoins d'accompagner ses deux invités. Tous trois consomment un œuf à la coque, du café, des tartines de beurre et de confiture, des fromages, des fruits.

Le bûcheron profite de cette rencontre matinale pour faire une proposition à Serge et Tony :

– En accord avec mes parents, on va vous filer des vêtements et des chaussures potables. Attention, ce n'est pas du neuf. On va trouver cela dans nos placards. Ensuite, je vous conduirai à la gare et on vous donnera cent francs pour vos billets de train. Vous irez où vous voudrez. On préfère ne pas le savoir.

– Mais... Tente Serge.

Adrien l'interrompt :

– Je vous ai déjà dit que mon père a été assisté il y a très longtemps. Il est d'avis que vous êtes dans la mouise tout autant qu'il l'a été et il estime que c'est le moment d'aider à son tour. Ma mère et moi, on pense la même chose.

Et après un silence :

– On ne sait pas exactement quel est votre problème, mais on a comme l'intuition que vous n'êtes pas les méchants de l'histoire.

Après avoir salué les charmants parents d'Adrien, les trois hommes partent dans le break Peugeot.

Serge et Tony sont habillés et chaussés proprement, mais dans un style terriblement démodé. Leurs cheveux trop longs et mal coiffés forment d'impressionnantes crinières. Ils arborent des barbes de naufragés. Infirmes à cause de leurs membres déformés, ils inspirent des sentiments tristes, mais pas

d'antipathie.

Les deux hommes ont préparé de maigres bagages pour un voyage incertain, espérant que celui-ci ne les ramènera pas au néant. Ils n'ont conservé qu'une partie de leur attirail puisqu'ils tentent un retour vers la civilisation. Leurs possessions, après le tri, sont placées dans deux sacs d'ouvriers, ceux que l'on met sur l'épaule lorsque l'on part à l'usine.

Adrien glisse cent francs en petites coupures dans la poche-portefeuille de Tony. Sa mère ajoute un gros pain, des victuailles et une bouteille de rouge dans l'un des sacs.

Serge et Tony n'ont aucun papier d'identité. Ils se sont promis un briefing afin de choisir une ruse en cas de contrôle.

Après moins d'une demi-heure de route, la Peugeot approche d'une gare.

– On est dans quel département ? demande Tony.

– La Savoie, répond le bûcheron.

Adrien ne s'arrête pas dans le parking. Au contraire, il en ressort pied au plancher et pousse le moteur à quatre cylindres jusqu'à six mille cinq cents tours par minute en faisant crisser les pneus.

– Diable ! s'exclame-t-il. Une grosse voiture blanche était stationnée devant la gare. Je peux vous garantir qu'elle appartient à ces gens qui ont racheté la mine et qui font voler l'hélicoptère. Je les ai déjà vus au village et dans les environs. On ne les aime pas. Ils ne sont pas de chez nous. Il ajoute :

– Je ne sais pas s'ils vous ont reconnu. Regardez si on est suivi. Je vais vous emmener jusqu'à une autre gare. Ainsi, nous brouillerons les pistes.

Et la Peugeot 204 roule à toute allure en descendant la Vallée de la Maurienne.

Serge et Tony scrutent sans cesse la route derrière eux.

Après cinq minutes durant lesquelles tout le monde est très attentif, l'un à la conduite, les autres à la surveillance, Tony déclare :

– Bon, personne n’est à nos troussees. Merci Adrien. On a eu chaud. Sans toi, je crois bien qu’on était foutus.

Et il avoue :

– Ce sont bien ces gens qui nous cherchent.

– C’était la gare la plus proche de votre point de départ. J’aurais dû y penser, explique Adrien.

– Mais non, Adrien, nous aurions dû t’en dire un peu plus, le rassure Serge. Nous devons te faire confiance, plutôt que de nous enfermer dans notre folie de rat de laboratoire en fuite. Maintenant, nous allons être de nouveau des membres de la société humaine. Nous allons devoir changer de tactique. Nous ne devons plus nous considérer comme des sauvages qui courent dans la forêt.

Et Tony pousse le raisonnement comme pour se rassurer lui même :

– On va devoir faire confiance aux amis comme on le fait avec toi, Adrien. C’est la seule solution.

Quelque temps après, la voiture s’engage sur la Nationale 6 en direction de Chambéry.

– Trois kilomètres et on y est ! affirme Adrien. S’il n’y a pas de véhicule suspect, je vous largue à la gare. Je vous conseille de demander quel est le prochain départ. Vous choisirez la première ville importante qui se trouve sur le trajet. Ce sera Albertville, Chambéry ou Grenoble. Vous pourrez ensuite prendre un autre train vers votre destination. Qu’en pensez-vous ?

– Excellent Adrien ! Comme assistant, tu es top, approuve Tony.

À ce moment précis, Serge et Tony sont un peu déboussolés et l’intervention du bûcheron arrive à point nommé.

Les bâtiments de la SNCF étant proches, les trois passagers de la voiture redoublent d’attention. Tout semble normal. On ne voit pas âme qui vive. Quelques véhicules inoccupés sont stationnés aléatoirement dans le parking. Il commence à faire

chaud.

Le break stoppe tout près de l'entrée de la gare. Les trois hommes en sortent. Deux d'entre eux portent un sac sur leur épaule.

Le hall est vide. Adrien prend l'initiative et hèle le personnel :

– Hé Ho ! Y'a quelqu'un !

Une porte s'ouvre et un préposé en uniforme s'approche du groupe.

Les deux ex-détenus ont quelque peu perdu leurs capacités d'échange social. Alors, Adrien se charge de tout. Il s'enquiert des horaires, conformément à ce qu'il suggérait en voiture.

– Le prochain, c'est celui de onze heures trente-huit qui va vers Grenoble, explique le chef de gare, très professionnel. Il passe dans une quinzaine de minutes. Voulez-vous des billets ?

– Deux, réplique Adrien.

Le préposé entre dans son local et s'installe derrière le guichet.

– Voilà. Deux deuxièmes classes pour Grenoble. Pas de changement. Ça vous fait neuf trente.

Sans laisser le choix à ses amis, Adrien paie. Le pactole qu'il a confié à Serge et Tony n'est pas encore entamé.

– C'est le quai qui est juste devant. Vous pouvez aller l'attendre. Il ne va pas tarder, explique le prévenant responsable des lieux. Bon voyage !

Adrien regarde le parking qui est toujours désert. Aucune alerte.

Chacun des futurs voyageurs fait une accolade à Adrien.

Tony affirme :

– Si on repasse dans le coin, on viendra te rendre visite et on remboursera nos dettes.

– Merci encore, ajoute Serge. Je n'oublierai pas ce que vous avez fait pour nous aider, toi et tes parents.

– Ça a été un plaisir de vous rencontrer.

Et le bûcheron souhaite bonne chance à ses deux amis.

Le train est en vue.

Serge trébuche en montant les marches du wagon à cause de la déformation de ses jambes. Lui et Tony ont subi des tenseurs en inox pendant leur détention.

La plupart des compartiments sont vides. Les deux hommes investissent l'un d'eux.

– On était paumé, là. Heureusement qu'Adrien a géré, grommelle Tony.

– Oui. Et sans lui, qu'aurait-on fait ? On serait encore dans la forêt en train de voler des casse-croûte et de manger des baies ?

Silence pensif.

Serge reprend :

– Bon, il faut que l'on décide où on va. Tu as une idée ?

– Non. J'habite Lisbonne, alors je ne connais pas beaucoup de monde par ici.

– Cette nuit, j'ai cogité. Je ne crois pas que je devrais aller frapper chez ma femme... Enfin, chez moi. Je vois deux raisons à cela : premièrement, c'est là-bas que les méchants vont nous attendre ; deuxièmement, je ne sais pas comment je pourrais me présenter dans cet état après une aussi longue absence. Je ne suis pas prêt.

Tony écoute l'argumentaire. Alors Serge continue :

– Si je vais chez ma mère, à Annecy, les complications sont identiques. Non, sollicitons d'abord quelqu'un que nos poursuivants ne trouveront pas de manière évidente. Il serait préférable que cette personne n'ait pas d'enfants. Tu comprends bien que notre présence les mettrait en danger. Notre arrivée ne va pas être un cadeau : deux clochards infirmes, sans un sou... Bref, on va être des boulets affreux.

– Et tu penses à qui ?

– Bertrand. Tu te souviens peut-être de lui.

– Oui, je m'en souviens. Nous jouions ensemble avant que les contingences professionnelles de mon père nous poussent à déménager en Angleterre. C'était un as du Lego. Il fabriquait aussi des trucs ingénieux, argumente Tony.

– On va donc prendre des billets de train pour Lyon et quitter Grenoble le plus vite possible. Plus on s'éloigne, mieux

on se porte, n'est-ce pas ? En arrivant à Lyon, nous irons à pied chez Bertrand et nous frapperons à sa porte. J'espère qu'il n'a pas déménagé. On verra bien, pour la suite.

Philosophe, Tony ajoute :

– Tu connais le proverbe ? Les invités, c'est comme les poissons. Il ne faut pas les conserver plus de trois jours.

– Samedi, on dégage.

De nouveau, c'est le silence. Chacun médite sur un bien étrange destin.

Tony allume sa dernière clope et reprend la parole :

– Et le sérieux problème des papiers ? Comment va-t-on faire ? Si des policiers nous contrôlent, qu'est ce qu'on dit ? Doit-on donner nos vrais noms ?

Après réflexion, Serge expose son avis :

– On devrait s'inventer des noms et un argumentaire en cas de contrôle. Nous sommes manifestement handicapés. Est-ce que cela nous vaudrait une certaine clémence ? On pourrait expliquer que nous venons de perdre le sac dans lequel nous avons rangé nos portefeuilles. Et on proposerait de partir illico les récupérer. Qu'en penses-tu ?

– Pour aujourd'hui, on peut essayer cette méthode. C'est tout ce que nous avons... Mon nom sera Patrick Martin. J'ai choisi Martin, parce que c'est le nom le plus porté en France. Ne me demande pas d'où je tiens cette information. Toujours est-il que ça compliquera l'identification. Les flics trouveront des quantités de Patrick Martin dans leurs registres. Et je suis de Bordeaux. C'est loin.

– Est-ce que je prends le même patronyme ?

– Non. Mauvaise idée. Deux parents désignés par des prénoms et partageant leur nom, c'est une configuration rare facile à vérifier dans des registres. Je te propose Dubois qui est aussi très usité.

– Franck Dubois ? C'est bien, n'est-ce pas ? Je suis de Toulouse.

– C'est parfait. En cas de contrôle de police, on énoncera ces identités.

– OK, mon très cher Patrick Martin.

– Parfait, mon ami Franck Dubois.

La discussion se prolonge pour peaufiner leurs profils. Ils choisissent des noms de rues dont l'existence est probable dans chacune des deux villes.

Après avoir contourné la cité, le train entre en gare de Grenoble. Les deux hommes surveillent les quais, en essayant d'identifier la présence d'éventuels exécutants missionnés par leurs tortionnaires.

La voix de Tony témoigne d'une vive inquiétude :

– On prend le premier départ pour Lyon, qu'il soit direct ou pas. Faut pas rester longtemps au même endroit. Si nos poursuivants sont dans le coin, ils vont nous repérer facilement : nous ressemblons à deux épouvantails boiteux.

– Ils doivent nous chercher activement. Je pense qu'ils n'aimeraient pas qu'on raconte notre sale histoire.

Serge et Tony sont hébétés au milieu de la foule, sur les quais. Après un effort, ils s'adaptent à la situation et se mêlent au flot des voyageurs, en direction du hall central. Ils localisent immédiatement les guichets et s'y rendent en hâte. L'attente est brève. Les deux fugitifs ne cessent d'évaluer anxieusement leur environnement.

C'est Tony qui réserve les titres de transport. Leur train est direct. Il part dans un peu plus de vingt minutes, à treize heures trente-huit.

Serge et Tony sortent immédiatement du bâtiment, traversent hâtivement la place de la Gare et s'engagent dans la rue qui leur fait face. Ils fuient spontanément. De terrifiants souvenirs les hantent.

Après deux ou trois minutes, ils stoppent et scrutent les alentours. Vraisemblablement, ils ne sont pas suivis. On ne voit pas de grosse voiture blanche, juste le trafic normal de la rue.

Ne supportant pas l'inaction, Serge propose de marcher encore un peu dans la même direction, puis de faire demi-tour et de chercher leur quai. Ensuite, ils seront mobiles dans la gare et aux aguets jusqu'à l'heure du départ.

Lorsque le duo se retrouve devant un bureau de tabac, Serge autorise Tony à consacrer une petite part de leur patrimoine financier à l'achat de cigarettes.

Tony résiste héroïquement :

– J'en taxerai une à un passant.

Dans le train en route pour Lyon, de nouveau installés dans un compartiment de deuxième classe, les deux hommes consomment une partie des victuailles offertes par Adrien. Ensuite, ils font alterner les discussions tactiques et les périodes de repos imposées par les séquelles qu'ils endurent.

Ils décident qu'en cas de contrôle des autorités de police, ils prétendront être des modélistes ferroviaires qui effectuent un court périple en train afin de voir du pays, malgré de faibles moyens financiers : Toulouse, Montpellier, Grenoble, Lyon, Clermont-Ferrand, Brive-la-Gaillarde, Périgueux, Bordeaux.

Ils descendent de l'express à la Gare de Lyon Perrache.

Rien n'attire l'attention des voyageurs inquiets quand ils quittent les lieux, alors que l'horloge du grand hall affiche quinze heures vingt. L'air immobile est brûlant. Le soleil écrase la ville.

Serge interroge sa mémoire :

– Rue Antoine Lumière. C'est là qu'il habite. C'est dans un petit immeuble. On va traverser le pont... Je ne me rappelle plus le nom du pont.

Ils arrivent rapidement au pont Gallieni, le franchissent et s'engagent dans l'avenue Berthelot.

Serge apporte une nouvelle information, alors que ses souvenirs se précisent :

- La rue de Bertrand est perpendiculaire à cette avenue.
- C'est loin ? demande son comparse, abattu par la chaleur étouffante, la fatigue et des douleurs chroniques.
- À cette vitesse, on en a pour plus d'une heure, je le crains.
- La bouteille est vide et j'ai soif.
- On la remplira à une fontaine, si tu veux bien. Évitions les dépenses.

En cours de route, à cause d'un accès de paranoïa, ils choisissent d'emprunter une rue parallèle moins fréquentée. Les pauvres bougres devraient pourtant admettre qu'ils ne sont plus en danger compte tenu du trajet parcouru.

Ils parviennent enfin à l'intersection. Serge est perplexe :

– À gauche ou à droite ? Je ne me souviens plus du numéro. J'espère que je reconnaîtrai lorsqu'on passera devant l'immeuble.

– À droite, vers le sud. Propose Tony, à tout hasard.

Après quelques instants, Tony intervient de nouveau :

– Il y a maldonne ! On est dans la rue Paul Cazeneuve.

– C'est dans l'autre direction. Pas d'erreur possible, conclut Serge qui reconnaît le bâtiment et la montée d'escalier après quinze minutes de marche supplémentaires. Le nom sur la boîte à lettres vient étayer définitivement le constat.

Une période de réflexion est nécessaire. Examinant les alentours, Serge aperçoit la Renault 14 beige que son ami possédait déjà quelques années auparavant. Il fait remarquer que Bertrand est probablement à son domicile, ce qui est normal : il commence tôt et finit son travail en milieu d'après-midi, d'après ses souvenirs. Il lui faut peu de temps pour venir de Vénissieux où il exerce son métier d'ingénieur de maintenance.

À part cela, la rue est quasiment déserte à cause de la canicule.

Désesparés, les deux hommes s'assoient un moment sur une des marches d'escalier dans le hall, sans savoir pourquoi ils tardent à monter pour sonner à la porte.

– On ne veut pas de clochards ici !

Surgissant de l'ascenseur, c'est une résidente de l'immeuble, qui les fait sortir de leur torpeur. Tony intervient :

– Non, ne vous inquiétez pas. Nous rendons visite à un ami. Il habite au quatrième étage. Nous essayons de nous recomposer un peu après avoir marché. Il fait tellement chaud.

Ils se lèvent et pénètrent dans l'ascenseur.

Un carillon raffiné se fait entendre lorsque Serge presse le bouton. Bertrand scrute ses visiteurs à travers le judas.

– Que voulez-vous ? demande-t-il avec autorité.

Serge répond immédiatement :

– Tu me reconnais ? Je suis un ami... Je suis Serge.

Bertrand regarde de nouveau à travers le dispositif optique, hésite pendant quelques secondes et ouvre.

Aussitôt, l'attitude menaçante, Bertrand s'exprime avec véhémence :

– Ce n'est pas drôle ! Qui êtes-vous ?

Et il se fige, devient très pâle. C'est comme s'il voyait un revenant.

Après un bref instant d'intense malaise, Serge reprend :

– C'est bien moi. Et lui, c'est Tony. On est dans la panade absolue.

– Ça alors ! s'exclame Bertrand. Mais vous êtes morts et enterrés ! Vous avez eu un accident de voiture !

– On est morts ? On ne savait pas..., répond Serge désorienté.

Stupéfait, Tony intervient à son tour :

– Les salauds !

Et, inquiet d'être écouté par les voisins de palier, il implore :

– Bertrand, fais-nous entrer. On t'expliquera.

– Mais bien sûr ! Entrez vite ! Mais que vous est-il arrivé ? Vous êtes dans un sale état, tous les deux.

Bertrand qui approche la quarantaine est assez grand, élancé. Il est élégant, et toujours un peu encombré de son corps,

comme le personnage de Jacques Tati dans « Les Vacances de monsieur Hulot ». Les cheveux bruns coiffés avec banalité, les yeux foncés constamment assistés par des lunettes de myope sobres en inox, il apparaît immanquablement comme un intello un peu geek.

On s'installe dans le salon alors que Bertrand apporte des sodas et des glaçons. Il se justifie tout en regardant d'abord Tony, puis Serge :

– Désolé, je n'ai pas de bière. Serge, tu sais bien, je ne bois pas d'alcool.

Et les deux hommes racontent leur histoire : l'évasion, la fuite dans la forêt, l'aide d'Adrien, la traque...

À la fin de leur récit, ayant constaté que Bertrand est devenu de plus en plus sombre, voire sinistre, Serge l'interroge :

– Veux-tu que l'on parte ? On risque de te causer de graves problèmes. Tu es même éventuellement en danger à cause de nous.

– Non, ce n'est pas ça, rétorque Bertrand. Mais j'ai de bien mauvaises nouvelles à t'annoncer, mon pauvre Serge.

Comme si ça ne suffisait pas.

Devenu de nouveau très pâle, Bertrand hésite, réfléchit et s'exprime enfin :

– Serge, ta mère est décédée pendant ton absence... Et ce n'est pas tout.

Serge encaisse douloureusement et d'un geste, il invite son ami à continuer.

– Ta femme s'est remariée. Je suis vraiment désolé de devoir t'apprendre tout cela.

Serge s'effondre sur la table, la tête entre les mains. Il tremble.

Tony se lève et s'approche de Serge, espérant le reconforter. Son initiative s'interrompt maladroitement derrière la chaise de son misérable compagnon. Désespéré, il regagne sa place en silence.

L'esprit de Serge est happé par une tornade.

Pendant une vingtaine de minutes, chacun médite sans un mot. C'est finalement Serge qui reprend la parole :

– J'ai vraiment tout perdu.

Les deux autres n'osent pas s'exprimer.

– Et Pablo, mon fils ? Tu sais quelque chose ? Il va bien ? Et le nouveau mari de ma femme, qui est-ce ? Il est correct ?

Bertrand a reçu des informations par sa famille qui habite vers Annecy, dans le hameau où ont vécu les parents de Serge. Enfants, ils étaient voisins. Il s'efforce de procurer des réponses :

– Ce que je vais te dire, je le tiens de chez moi. Le mari, c'est le pharmacien. Il est nettement plus âgé, pas très beau, si ça peut te rassurer. Je crois qu'il les a pris sous son aile. Ils sont matériellement à l'abri. Je n'ai pas eu de mauvaises nouvelles à propos de ton fils. Je pense qu'il va plutôt bien.

Après réflexion, il poursuit :

– Tu sais, avec son salaire d'infirmière à l'hôpital, ta femme elle ne s'en sortait pas. Les traites de votre maison étaient trop chères. Les parents aidaient. Elle a finalement décidé de vendre pour s'installer dans un appartement de location. Ce n'est que récemment qu'elle s'est remariée.

Serge commente tristement :

– Mon petit Pablo, actuellement il a sept ans. J'aimerais bien les voir, tous les deux. Je pourrais les regarder de loin, non ?

Et il enchaîne :

– Je ne crois pas que je devrais me présenter à eux maintenant. Je ne suis pas prêt. Et je crains de leur faire du mal.

Tony intervient :

– Tu sais, on fera ce que tu souhaites. Je peux assumer de mon côté.

Bertrand approuve à son tour. Puis il explique l'organisation de l'hébergement de ses amis :

– Je vais vous loger dans la chambre qui me sert de bureau. On va devoir faire du rangement. Puis on ira dans un petit

restaurant. Mais je vais d'abord aller faire quelques achats. Pendant ce temps, reposez-vous ou prenez une douche. De quoi auriez-vous besoin, des brosses à dents, je suppose ? De la bière ? Et quoi d'autre ?

Tony prend la parole :

– Il faut aussi que tu saches que l'on est raides. Il nous reste quelque chose comme cinquante francs sur ce que nous a généreusement donné le bûcheron.

– Mais il n'y a pas de problème ! réplique Bertrand.

– Là, tout de suite, je rêve d'un paquet de clopes. Je précise que je fumerai dehors.

– Pour le reste, je vais improviser. Et toi, Serge, qu'est-ce qui te ferait plaisir ? insiste Bertrand.

– Je ne sais pas... Mais merci, c'est vraiment sympa de ta part.

Serge est toujours en état de choc.

Attablés dans un petit restaurant de quartier, Serge, Tony et Bertrand tentent d'élaborer un court terme pour les deux anciens habitants de la mine.

Alors qu'ils dégustent un copieux steak-frites-salade accompagné de bière, sauf pour Bertrand qui boit du Coca, la discussion est intense. Toutefois, le niveau sonore est celui de la conspiration.

D'abord, Tony prévient Bertrand des menaces qu'il encourt en leur présence :

– À mon avis, si on est repérés, tu risques la même chose que nous, c'est-à-dire de disparaître. Tu es en danger de mort. Alors on ne doit pas s'exposer inutilement. Et avec Serge, nous avons convenu de ne pas t'importuner longtemps.

– Et où irez-vous ?

– On n'en a pas parlé, mais j'ai mon idée, réplique Tony.

Serge, encore anéanti, intervient à son tour :

– Peux-tu m'en dire plus, Tony ?

– Je pense que l'on va rejoindre Lisbonne. Peut-être que je serai en mesure de récupérer mon passeport anglais en règle, à

l'ambassade. Bon, j'explique pour Bertrand : je suis né à Annecy, donc je suis français. Mais alors que j'étais adolescent, mes parents se sont installés à Londres pour leurs affaires. Ils ont obtenu la nationalité anglaise. Je suis devenu british par la même occasion. Une opportunité professionnelle m'a conduit à Lisbonne où je réside depuis pas mal de temps.

– Aucun avantage pour moi, se désole Serge.

– À Lisbonne, je connais du monde. On trouvera une solution. Je pense aussi que l'on sera plus tranquille pour échapper à la traque.

– Ouais... Faut bien qu'on bouge, de toute façon.

Tony conclut :

– Samedi au plus tard, on prend la route pour Lisbonne.

Après une courte réflexion, Bertrand s'exprime de nouveau :

– Pour l'aspect financier, je vais vous aider.

Serge allait objecter. Mais Bertrand ne lui en laisse pas l'occasion :

– Ne dis rien ! Je suis célibataire, j'ai un bon salaire, je ne suis pas dépensier... Je peux bien donner cinq mille francs à des amis qui essaient de sauver leur peau !

– Un immense merci ! Mais, j'espère que je pourrai te rembourser dans quelque temps, affirme Tony.

Serge complète, son humeur très sombre affectant sa voix :

– C'est très généreux. Merci beaucoup. Quant à moi, je ne sais pas comment je pourrai m'acquitter de ma dette.

Bertrand intervient afin de changer rapidement de sujet :

– Et comment envisagez-vous de voyager ?

– Je pense que nous pourrions faire une partie du trajet en train, tout simplement, réplique Tony. Le souci, c'est de passer les frontières sans papiers. Je ne sais pas comment ça se pratique. Je suppose que les douaniers espagnols et portugais ne sont pas faciles à tromper.

– Vous n'avez vraiment aucun papier d'identité ?

Serge est toujours aussi acrimonieux :

– On était nu dans une cave. Tu n'imagines pas qu'ils avaient placé nos passeports dans la table de nuit...

Et après un temps de réflexion, il s'interroge :

– Est-ce que je devrais contacter ma femme ? Crois-tu qu'elle a gardé certains de mes papiers ? Même s'ils ne sont plus valables, puisque je suis mort, ils pourraient donner le change.

Bertrand avance une proposition avec circonspection :

– Et pourquoi ne pas se présenter à un commissariat de police ? Enfin, c'est une hypothèse. Je ne sais pas si c'est une bonne idée.

Après avoir réfléchi, Tony expose son point de vue :

– C'est une chose à laquelle je cogite souvent. J'ai déjà imaginé des dizaines de scénarios qui feraient suite à une visite au commissariat. Et bien, je ne le sens pas vraiment.

– Mais pourquoi ? demande Bertrand.

Serge intervient vivement :

– Tu sais, nos ravisseurs sont pleins d'hélicoptères, de grosses berlines neuves, de 4x4 dernier cri, de matériel médical en inox massif... Je pense qu'ils sont riches et puissants. Tu dois comprendre que si on se loupe, on retourne dans le néant. Moi, j'ai confiance en personne.

Puis il ajoute :

– Sauf toi, bien sûr.

C'est au tour de Tony de commenter :

– On verra plus tard. Je ne suis vraiment pas en mesure de juger si on est paranos ou si on est victimes d'une sorte de conspiration. Nous sommes pauvres en informations là, maintenant. On écrira aux autorités françaises quand nous serons au Portugal... Et puis la maréchaussée va nous chopper plus tôt qu'on ne le pense.

– Si ça se produit, on ne se dévoile pas ! renchérit Serge. On expliquera qu'on est deux misérables cloches qui ont perdu leurs papiers. Point barre !

Tony approuve.

Ils viennent de commander leurs desserts : des glaces. Serge et Tony ont aussi accepté des cafés. Bertrand n'en boit pas.

Et Tony fume. Et Tony tousse affreusement.

Bertrand requiert l'ajournement de leur réunion aussitôt leur

repas terminé : le lendemain, il se lève tôt.

– Quand je serai au boulot, vous irez au supermarché acheter des vêtements, des accessoires de toilette, et tout ce dont vous avez besoin. Mangez à la cafétéria. Ne regardez pas à la dépense. Je rentrerai vers seize heures. Si Serge veut aller voir sa femme... Enfin son ancienne femme... Je ne sais pas comment le dire... Je vous conduirais.

– Je ne crois pas que je rencontrerai les miens. Mais c'est vrai que j'aimerais bien aller rôder vers chez eux.

Prudent, Tony expose une stratégie :

– C'est Bertrand qui paie, mais je suppose qu'il est préférable de louer une voiture. Si un barbouze nous guette vers le domicile de ta femme, on sera vite repérés. Et malheur à Bertrand. La plaque d'immatriculation de sa Renault 14 pourrait permettre de retrouver son adresse. Nos amis ont probablement quelques complicités au sein des administrations.

– Tu as raison ! Je louerai une voiture en rentrant demain.

Lors du bref trajet de retour, Serge reste mutique. Ses pensées sont sinistres. Tony et Bertrand discutent de banalités.

### 3

## TÊTE À QUEUE

Bertrand est déjà parti travailler lorsque ses invités ouvrent l'œil.

Pour la première fois, ils ont eu la possibilité de s'abandonner à une vraie nuit de repos, sans tours de garde, sans crainte. Serge a pourtant tardé à trouver le sommeil, en proie à ses maux de ventre récurrents. L'activité onirique des deux hommes est demeurée cauchemardesque. Le retour à la vie diurne est accompagné des douleurs physiques chroniques.

Des viennoiseries sont disposées à leur attention sur la table de la cuisine. Cinq cents francs sont aussi placés bien en vue.

Après avoir bu beaucoup de café et dégusté les douceurs, Serge et Tony rédigent consciencieusement leur liste d'achats. Ils doivent s'habiller correctement, se chausser, disposer de tout le nécessaire de toilette, ainsi que de bagages efficaces. Tous les petits accessoires et objets utiles sont ajoutés à l'inventaire. Un stock d'aspirine qui calme les douleurs articulaires est inscrit sur l'interminable liste. Ressentant un léger sentiment de culpabilité, Tony déclare qu'il s'offrira des cigarettes aux frais de Bertrand.

Enfin, vers onze heures trente, les deux hommes se dirigent vers le supermarché repéré la veille.

Leurs réflexes d'aliénés se manifestent toujours. Ils observent

sans cesse les alentours et deviennent très inquiets lorsqu'un quidam attache son regard trop longuement sur eux.

Ils prennent rapidement un repas à la cafétéria.

Les achats sont effectués sans incident. Dès la sortie du magasin, ils répartissent le contenu de leur chariot dans deux sacs à dos neufs.

De retour à l'appartement, après avoir pris une douche, Serge et Tony se rasent et se coupent mutuellement les cheveux avec tout l'art dont ils disposent. Tony rate assez sévèrement la tignasse de son client. Il réprime difficilement quelques éclats de rire pendant l'exercice et termine par :

– Désolé, Serge. Manifestement, je ne suis pas fameux comme coiffeur.

La victime, pas vraiment joyeuse, constate avec consternation l'étendue des dégâts.

Puis ils s'habillent de neuf.

Ce sont deux personnes différentes que retrouve Bertrand à son retour de l'usine.

Il complimente tout d'abord ses deux amis sur leur nouveau look, avec le premier prix pour le style novateur de la chevelure de Serge et une mention spéciale concernant la paire de Pataugas beige de Tony. Puis il désigne sur le parking une Ford Capri de couleur orange qu'il vient de louer.

– C'est un « V6 3 Litres » ! affirme-t-il enthousiaste. J'ai demandé le modèle le plus puissant dont ils disposent. J'ai pu sortir plus tôt, alors je suis passé à la banque. Voici les cinq mille francs. Comme ça, vous pouvez partir quand vous voulez.

Rapidement, il complète :

– Mais, vous ne me dérangez pas ! Vous pouvez rester aussi longtemps que nécessaire.

– Je te rembourserai tout, dès que je le pourrai, promet de nouveau Tony.

Les cinq mille francs sont cachés dans l'appartement. Puis, chacun se prépare pour le trajet en direction de la Plastics

Vallée. Serge vivait avec sa petite famille dans un village situé à environ quinze kilomètres d'Oyonnax. C'est dans ce coin qu'il exerçait son métier pas vraiment passionnant.

Le parcours devrait durer un peu plus d'une heure et demie. Ils décident de prendre le repas du soir quelque part sur le trajet du retour, au hasard de la chronologie.

Juste avant seize heures trente, ayant placé sa cassette préférée du moment dans le lecteur, Bertrand passe la première vitesse et embraye. On entend le délicieux grondement du moteur à six cylindres en V. Presque immédiatement, « I Robot » emplît l'habitacle.

– C'est The Alan Parsons Project. Vous connaissez ? interroge Bertrand.

– Je ne pense pas... Était-on déjà morts quand c'est sorti ? Des ploucs, voilà ce que nous sommes, réplique Serge goguenard. C'est bien cool, en tout cas.

Le paysage défile pendant quelques minutes. Serge émerge de son mutisme :

– Au fait, Bertrand, comment on est morts ?

– Vous ne vous souvenez pas ?

– Non, répondent en chœur les deux revenants.

– Un accident de la route. Un petit article est paru dans la presse. Vous étiez ensemble. Votre voiture a plongé dans un ravin vers le village nommé La Rivière, au-dessus du lieu-dit le pont du Diable, à une trentaine de kilomètres d'Oyonnax. La voiture a complètement brûlé. On a retrouvé vos cadavres carbonisés à l'intérieur de l'épave. Quel choc pour tout le monde !

– Quelle voiture ? demande Serge du tac au tac.

– Ta Datsun.

– Et qu'est-ce qu'on foutait là-bas ?

– Je ne sais pas.

Tony ironise :

– Chauffard, tu m'as tué !

– Alors là, tu me gonfles, grommelle Serge.

– Ce qui est probable, c'est que j'étais en visite chez toi, explique Tony.

La musique reprend ses droits. L'autoradio-cassette joue maintenant « Don't Let It Show » de The Alan Parsons Project.

Les trois occupants sont envoûtés par la mélodie.

Après la salve de percussion, Tony qui est installé à l'avant déclare :

– Il y a un bon son dans cette bagnole.

Musicien amateur disposant d'une bonne oreille, il augmente le volume sonore et ajoute des basses.

Puis Tony intervient de nouveau :

– C'était quand ?

Après un temps de réflexion, Bertrand complète le tableau :

– Je suppose que ça se passe fin novembre, ou début décembre. En 1977.

– Je n'y ai jamais mis les pieds à ce pont du Diable, ou à La Rivière ! s'indigne Serge.

– Ça ne me dit rien, ajoute Tony pensif.

Les voyageurs se taisent, éprouvés par la chaleur. L'autoreverse du lecteur œuvre plusieurs fois, repassant en boucle la cassette du groupe de rock britannique.

Un peu avant dix-huit heures, Bertrand propose un petit détour par le cimetière où est installée la sépulture de Serge. La proposition est acceptée par curiosité.

Après avoir inspecté leur environnement à la recherche d'une personne ou d'un véhicule suspect, ils descendent de voiture. Les lieux sont déserts et écrasés de chaleur.

Tous trois parcourent séparément les allées du cimetière, à la recherche de la tombe.

C'est Tony qui localise le sépulcre. Il lève le bras à l'attention de ses deux partenaires et attend que tour à tour ils le remarquent.

Avec amertume, Serge contemple sa dernière demeure plutôt élégante, pas du tout kitch.

Sans doute en référence à Boris Vian, le réputé mort projeté

un crachat de salive sur le granit noir surchauffé. Et il donne le signal du départ, d'un mouvement des yeux.

Aucun mot n'est échangé.

Maintenant, Serge s'installe à l'avant, puisqu'ils vont aller voir son petit univers en déconfiture.

La Ford repart aussi lentement qu'un corbillard. Spontanément et inconsciemment, Bertrand prolonge la solennité de la visite au cimetière. Dans son rôle de guide touristique officiel, il fait une nouvelle proposition :

– Serge, veux-tu que l'on aille voir votre ancienne maison ?

La colère de Serge trouve un exutoire. À la surprise de ses deux amis, sur un ton particulièrement véhément, il crache son venin :

– Cette maison ! Bon débarras ! Je vous avoue que je l'ai détestée, et je vais vous expliquer pourquoi... Jeune, je me suis intéressé à l'architecture et j'ai adoré les habitations modernes que l'on peut admirer dans les films américains. Après avoir acheté notre terrain, j'ai naïvement déposé un permis de construire. Je me suis inspiré du style « prairie » à la manière de Mies Van Der Rohe... Mais en moins bien évidemment. Si vous aviez vu le drame que cela a engendré parmi les autorités locales. Les juges des élégances ont péché un câble. C'était un outrage grave. Les représentants des instances communales ont tranquillement massacré point par point le projet de ma famille. Nous étions coincés. Je ne pouvais pas revendre le terrain : je perdais les frais de notaire et autres taxes assimilées. C'est ainsi que nous avons fait construire une maison à l'architecture servile. La même que notre voisin. J'ai été sévèrement dépressif.

– Je me souviens bien de ta colère à cette époque. C'est dégueulasse ! conclut Tony.

Serge broie du noir.

Après un petit quart d'heure de trajet on approche du quartier d'habitation d'Isabelle la femme de Serge, de Pablo son fils, et du pharmacien qui a pris sa suite comme père de famille.

Le coupé six cylindres parcourt la rue à faible allure. Comme fascinés, Serge et Tony regardent au-delà du portail, dans la propriété de l'apothicaire. Devant la volumineuse résidence bourgeoise à l'esthétique conservatrice convenue, Serge reconnaît un élément familier : la voiture vert pomme de sa femme. Il remarque, attendri :

– Elle a toujours sa Coccinelle !

La Ford s'immobilise. Serge et Tony concentrent toute leur attention sur la maison, espérant apercevoir Isabelle et Pablo...

– Une grosse auto blanche est garée au bout de la rue avec un gars dedans ! constate Bertrand qui n'est pas autant accaparé.

Aussitôt, en prenant conscience du véhicule qui est à une centaine de mètres face à eux, Serge et Tony ont un accès de terreur.

– Merde ! C'est sûrement un de ces tortionnaires ! On aurait dû faire plus attention ! hurle Serge.

La Ford avance doucement.

– Fichtre ! Je fais quoi, là ? murmure Bertrand, les dents serrées. Je fais demi-tour ? Je fonce ?

Aucune voie perpendiculaire ne permet d'autre choix. Comme personne ne sait quoi répondre, l'action se poursuit à l'identique.

Alors qu'ils se rapprochent, ils comprennent que le conducteur de l'auto allemande s'intéresse à eux.

– Fichtre diable ! continue de grommeler Bertrand qui accélère progressivement.

Ils viennent de dépasser la berline blanche. Celle-ci se met en action et exécute un demi-tour dans la rue.

Bertrand conduit à un rythme normal, espérant encore que le mouvement de l'autre véhicule à ce moment précis n'est qu'une coïncidence.

Serge et Tony observent ce qui se passe derrière eux à plusieurs centaines de mètres. Ayant fini sa manœuvre, la voiture suspecte bondit. Ils sont pris en chasse !

Tony, stressé et presque sans voix, encourage alors Bertrand :

– Sème cette voiture ! Fonce !

Bertrand écrase le champignon, le teint aussi blanc que la berline allemande de leurs poursuivants. Les pneus arrière de leur machine hurlent sur le bitume chaud. Ils sortent du petit village heureusement désert à plus de cent trente kilomètres par heure, en ce début de soirée caniculaire.

Leur accélération fulgurante permet de distancer un peu la grosse voiture blanche. Provisoirement.

– Je n’ai jamais conduit vite ! regrette Bertrand.

– Va falloir. C’est une question de survie, réplique Tony.

– Fichtre ! jappe Bertrand, qui monte les rapports jusqu’à la zone rouge dans la ligne droite, avant de freiner trop fort et trop tôt à l’approche d’un tournant.

– Fonce ! Fonce ! l’encourage Tony qui regarde tantôt devant, tantôt derrière.

– Le voilà... Bredouille Serge, à bout de souffle, la poitrine oppressée par la terreur.

La courbe est mal négociée. La Ford perd une partie de son avance. Il faut espérer que le système cognitif de Bertrand est capable de s’adapter rapidement. Celui-ci va devoir se métamorphoser en pilote de course pendant les prochaines minutes.

Après une nouvelle ligne droite, leur bolide s’engage dans un enchaînement de virages plus prononcés. Ils passent en catastrophe, tantôt trop lents, perdant du temps, tantôt en survitesse, encourageant le risque de se crasher. Leurs manœuvres hasardeuses investissent toute la chaussée. On entend le moteur en sursrégime, puis la plainte des pneus malmenés.

Serge et Tony se retournent souvent pour observer leur poursuivant. Il semble bon conducteur. Ses trajectoires sont propres.

Maintenant, ils entrent dans une petite bourgade.

– Klaxonne, mais ne ralentis pas ! conseille Tony.

Horrié, une main sur l’avertisseur sonore, l’auto pilotée par Bertrand parcourt le village en pleine accélération.

À la sortie du bled, la route principale fait un angle droit alors que la rue qui leur fait face est probablement un cul-de-sac

résidentiel.

Pour négocier la méchante courbe, après un freinage violent, Bertrand enclenche la deuxième. Inopportunistement, il met trop de gaz et les roues arrière propulsives de la Ford Capri glissent, entraînant la voiture dans un tête à queue fumant.

Le chasseur leur coupe la route.

Bertrand passe la marche arrière et recule vivement avant d'engager la première. Il écrase le champignon. Le moteur est en sursur régime, à la limite de l'effolement des soupapes. Les roues motrices hurlent sur le goudron. Le pont de transmission tressaute, faisant trembler la voiture qui bondit. Ils évitent de justesse l'aile de la berline leur barrant la route.

À ce moment, deux coups de feu retentissent, et les vitres latérales avant de la Ford volent en éclat. Une balle a traversé l'habitacle de part et d'autre.

Par un extraordinaire prodige, ni Serge ni Bertrand assis à l'avant ne sont atteints.

Le bolide des fugitifs augmente rapidement sa vitesse. Les cheveux au vent à cause des courants d'air, Bertrand hurle :

– L'enfoiré !!!

Les trois occupants, inondés d'adrénaline, sont dans un état de conscience exacerbé.

Serge intervient et crie, à cause des bruits aérodynamiques engendrés par les ouvertures béantes :

– Bertrand, prends la direction de Genève ! D'une part, ça évite de trahir ton lieu d'habitation, et d'autre part, ça va nous conduire sur la départementale qui passe par Bellegarde ! Il y a des lignes droites ! Je crois qu'on est plus rapide !

– Qu'est ce que tu en sais ? ! beugle Tony.

Passionné d'automobile, Serge fait état de sa science et s'égosille :

– Je suis d'avis qu'il a un diesel ! Son avant est lourd ! J'ai vu ça dans les enchaînements ! Il sous-virait nettement ! Sans vouloir vexer Bertrand, notre tueur est bon conducteur, pourtant il ne nous rattrapait pas ! S'il a un diesel, même de grosse cylindrée, il nous rend cinquante chevaux ! On va le

larguer dans les lignes droites sans prendre de risques !

Puis il questionne :

– Et le carburant ? ! On en est où ? !

Et il répond lui-même :

– Presque la moitié ! C'est bon ! Allez, accélère !

Quelques instants après, Tony intervient :

– Genève à gauche ! À gauche ! Tourne !

Grillant un stop, Bertrand négocie tant mal que bien le changement de direction, frôlant une camionnette d'artisan dont le klaxon exprime de sévères protestations. Ils sont maintenant sur une voie dont le trafic, bien que plus dense, commence à décliner puisque la journée tire à sa fin. Le poursuivant est toujours à leurs trousses.

Le conducteur de la Capri, appréhendant mieux son bolide, entreprend une série de dépassements osés et périlleux. Lorsqu'une automobile les ralentit, l'avertisseur est maintenu en continu pour exiger le passage.

La tactique proposée par Serge est victorieuse : la voiture blanche est progressivement larguée.

Tony, installé à l'arrière, n'ayant pas cessé de surveiller leur poursuivant triomphe enfin :

– Je le vois plus ce fumier ! Vas-y ! Dans quelques minutes, on va s'engager dans une route perpendiculaire !

Après encore dix minutes à fond les manettes, la situation risque de se dégrader, puisque le trafic se densifie à l'approche d'une zone urbanisée. Serge ordonne à Bertrand de prendre une rue secondaire sur leur droite. Quelques instants après, ils tournent de nouveau à droite sur une petite route campagnarde.

– Mets les gaz ! La voie est libre ! braille Tony qui exulte.

Ils roulent à toute vitesse sur une longue ligne droite sans être suivis.

Se sachant maintenant relativement en sécurité, Bertrand ralentit progressivement. Malgré le courant d'air dû aux vitres cassées, celui-ci ruisselle de transpiration. Il est aussi très pâle.

Serge qui connaît la région suggère :

– On va passer par Culoz et on rejoindra Ambérieu-en-Bugey. Faudra impérativement acheter du carburant. À présent, il ne reste même pas un quart de réservoir.

Il ajoute, d'une voix piteuse :

– Je crois que je suis malade... Sévèrement.

– Gerbe par la fenêtre. Je vais ralentir, propose Bertrand.

– Ce n'est pas ça... Ça se passe plus bas...

– L'émotion, répond Tony très sérieux.

C'est maintenant à une allure soutenue, mais raisonnable, qu'ils rentrent à la maison.

Bertrand s'enquiert de la santé du malade :

– On peut tenir jusqu'à la prochaine station-service ?

– Je crains que non, gémit Serge. Tu sais, suite à notre détention, on n'est jamais vraiment en forme, à tous points de vue.

Tony persiffle :

– Tu imagines ? Être repris ou se faire buter pour cause de gastro ?

Bertrand s'inquiète aussi pour la voiture louée :

– Je vais leur rendre une auto avec deux vitres cassées et les pneus complètement usés en vingt-quatre heures. Alors j'aimerais éviter qu'elle pue, en sus...

Et il prend l'initiative de s'engager dans un chemin agricole, après avoir attentivement consulté son rétroviseur. Serge bondit et se fond dans le panorama en moins de cinq secondes.

Comme il tarde à réapparaître, Tony le hèle d'une voix atténuée :

– Tu vas mieux ?

– Laissez-moi encore une minute, répond un grommèlement perturbé venant de derrière un bosquet.

Enfin, l'air penaud, Serge émerge et s'installe à l'avant.

Bertrand, devenu maître de son bolide, exécute une marche arrière experte et reprend le trajet interrompu.

L'étape suivante consiste à remplir le réservoir de la voiture

et à se ravitailler dans une petite station-service qui est aussi un snackbar.

Ils mangent des sandwiches et boivent tout en roulant.

L'indisposition passagère de Serge ne sera plus qu'un souvenir comique dans quelques années.

Pendant le retour vers Lyon, les cheveux au vent pour cause de vitres cassées, un débat animé s'instaure.

Serge, assumant la responsabilité de leur tragique équipée, expose d'abord ses tourments :

– Quelle folie ! Je n'aurais jamais dû chercher à voir ma famille. J'ai très peur qu'ils se fassent enlever et disparaissent à cause de moi.

Bertrand essaie de le rassurer :

– Réfléchis bien à la situation. Le type qui faisait le guet est probablement là depuis un bon moment. Vos ravisseurs se doutaient que vous pourriez tenter de contacter ta femme. Il sait que l'on n'est pas parvenu à le faire. En plus, notre passage à faible allure devant la propriété montre que nous n'avions pas rendez-vous.

Tony approuve immédiatement et Serge conclut :

– Pourvu que votre analyse soit juste et que ces criminels fassent le même raisonnement. C'est ce que j'appelle de tous mes vœux. La connerie est consommée. Le regret va me hanter pendant pas mal de nuits... Je n'essaierai plus de les contacter... Beaucoup plus tard, éventuellement.

Après quelques kilomètres, Tony relance la discussion :

– Bertrand, j'espère aussi que tu n'as pas été identifié. Maintenant, ils savent que quelqu'un de la région est au courant de l'affaire. Tu es probablement en danger.

Il prolonge son analyse :

– Serge, en faisant un travail de détective, ils pourraient chercher parmi tes anciennes connaissances. Ils retrouvent un de tes potes d'autrefois et l'embrouillent. Imagine une jolie fille qui s'intéresse au pigeon et le flatte. Et voici qu'il se raconte sa jeunesse dans le détail. Ils auront bien vite leur liste de

personnes.

– Je ne pense qu'à ça, si tu veux savoir, rétorque Bertrand.

Serge propose :

– On va partir demain.

Bertrand approuve et définit un stratagème, d'une voix blanche :

– Moi aussi, je deviens parano. Imaginons qu'ils envoient quelqu'un surveiller chacun des individus qui étaient de proches connaissances de Serge, dans un rayon de cent kilomètres autour d'Oyonnax... Alors je vais cacher la Ford dans mon garage. Demain, c'est jeudi. Je me lèverai tôt et j'irai à l'usine. J'attendrai un de mes collègues qui arrive un peu avant sept heures. Je lui demanderai de prévenir le chef de mon absence pour la journée. Il n'y aura pas de problème. Ensuite, j'irai rendre la Ford. Je dirai qu'elle a été vandalisée dans la nuit. Je paierai la casse. Je louerai une autre voiture et je passerai vous prendre. On filera vers le sud. Je vous déposerai dans une petite ville, je vous souhaiterai bonne chance et je ferai demi-tour. Vendredi et samedi, je dois participer à une opération de maintenance prévue de longue date. Ma présence est impérativement requise. J'espère que je n'apparaîtrai pas dans le champ du radar de vos tortionnaires...

De retour à l'appartement, tous préparent le départ du lendemain. Tony conscient de leur vulnérabilité s'improvise couturier : il souhaite cacher quatre liasses de billets de banque dans la doublure des deux blousons et des deux sacs à dos. De cette façon, explique-t-il, même en cas de coup dur pendant le périple vers Lisbonne, ils ne perdront pas tout ce que leur remet Bertrand. Se faire agresser par des crapules, être dépouillés pendant la nuit ou trompés par des passeurs de frontières, les périls sont nombreux. Sans compter qu'il serait du plus mauvais goût de se faire arrêter par la maréchaussée sans documents légaux tout en détenant cinq mille francs en cash.

L'idée du double fond pour cacher l'argent est valable, mais la mise en œuvre laisse à désirer : après d'innombrables

tentatives, Tony ne parvient qu'à se piquer avec l'aiguille. Ses doigts déformés et douloureux sont d'une maladresse crasse. Bertrand prend la relève. Il coupe et coud pendant une heure.

Le roman **La clé de 14** est disponible :

- sur les sites web Kobo et Fnac au format EPUB,
- ainsi qu'Amazon aux formats Kindle et Livre broché.

Découvrez d'autres informations sur le site web de  
l'auteur :

[www.roman-noir-mystere.fr](http://www.roman-noir-mystere.fr)

Ce texte est extrait d'un livre qui a fait l'objet d'un dépôt  
légal en juin 2016.

Il est protégé par les droits d'auteur.

Toute reproduction est interdite, sauf en cas d'accord de  
l'auteur.